

OPENFIELD

REVUE OUVERTE SUR LE PAYSAGE

N°9 TRANSITION

SOMMAIRE

Transition

Par Openfield 1

Transitions paysagères

Par Anaïs Jeunehomme 2

Paysages, territoires, transitions

Par Marie Guibert, Cédric Ansart & Jérôme Champres 5

Les transitions océan-continent

Par Suzon Jammes 10

Le val aux daims

Par Dimitri Boutleux 14

Terroirs publics

Par Alexander Cassini 17

Le paysage des transports

Par Frédéric Héran 22

Michel Pena, Paysagiste

Par Davide Costelli 26

A la rencontre des bouleaux

Par Albert Le Stum 32

Une année dans le Finnmark, épisode 2

Par Lucie D'Heygère 37

Berlin, New Berlin

Par Armande Jammes 42

Un village français

Par Christophe Le Toquin 49

Transition

Ce neuvième numéro d'Openfield explore la thématique de la transition. Comme le dit Anaïs Jeunehomme dans un premier texte on pense peut-être d'abord à la transition écologique dont on entend désormais si souvent parler, elle nous rappelle alors que ce terme de transition doit nous conduire à porter notre attention sur tous ces espaces intermédiaires présents dans le paysage, que cela soit à petite ou grande échelle, des lieux dont la richesse est inestimable et qu'il nous faut apprendre à regarder et percevoir.

Par Openfield 12 JUILLET 2017

Cette notion varie ensuite selon les disciplines. Pour le service de recherche du Ministère de la Transition écologique et solidaire la question de la transition est avant tout liée à celles des territoires et des paysages au sein d'un programme de recherche action actuellement en cours d'expérimentation. Pour la géophysicienne Suzon Jammes elle est un sujet d'étude particulièrement intéressant lorsqu'il s'agit de la transition entre les croûtes océaniques et continentales, elle nous raconte comment et avec quelles méthodes la recherche avance actuellement sur ce sujet précis. Le paysagiste Dimitri Boutleux contemple dans un texte suivant avec satisfaction la douce transition des jardins pavillonnaires en bordure de Rouen, à travers l'expérience d'un jardin en mouvement auquel peu à peu s'intéressent ses riverains, tandis qu'Alexander Cassini propose qu'un territoire viticole devienne aussi un lieu acquérant une réelle dimension d'espace public rural. Enfin l'économiste et urbaniste Frédéric Héran revient sur les transports et leurs enjeux paysagers, anciens et nouveaux.

En marge de cette thématique, Davide Costelli, architecte et paysagiste, s'entretient longuement avec Michel Pena dans le cadre de la sortie de l'ouvrage *Jouer, Jouir du paysage* et évoque sa démarche, son travail et son appréhension du paysage dans ses diverses épaisseurs. Albert Le Stum, botaniste, nous raconte son parcours et sa passion pour les bouleaux dont il possède aujourd'hui une collection à Plouvorn dans le Finistère.

Puis en plein coeur de l'été et des jours de chaleur nous vous faisons parvenir un peu d'air gelé au travers du premier épisode que Lucie d'Heygère, paysagiste installée à Alta en Laponie, nous envoie de cet endroit du monde si particulier que le réchauffement climatique impacte aujourd'hui particulièrement. Ensuite Armande Jammes nous livre son quatrième récit des villes jumelles. Après la ville anglaise de Carlisle et celle de New Carlisle dans l'Ohio, nous partons cette fois de l'européenne Berlin à New Berlin, ville miroir située dans le Wisconsin dans la proche banlieue de Milwaukee. Enfin pour conclure ce numéro nous avons souhaité vous faire découvrir un travail du photographe Christophe Le Toquin qui nous raconte par l'image la beauté ordinaire d'un village français de deux mille huit cent trente neuf habi-

tants, déroulant alors une longue et paisible déambulation photographique intérieure d'un village français parmi d'autres.

Bonne lecture,

Armande JAMMES pour Openfield



POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Openfield, *Transition*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/edito-2/>

Transitions paysagères

Quand on évoque le terme « transition », on pense tout de suite à la transition énergétique dont les médias nous parlent régulièrement. Mais qu'en est-il de la transition dans le paysage ? Depuis ma découverte de la permaculture, mon regard sur ce qui m'environne a complètement évolué : là où l'on m'avait appris à voir des mauvaises herbes, je vois à présent des ressources qui nous sont offertes gracieusement, et maintenant, la transition a pour moi une tout autre saveur...

Par Anaïs Jeunehomme 12 JUILLET 2017

En permaculture, est mise en avant la notion de « lisière » : une lisière est une interface entre deux milieux, par exemple entre la terre et la mer, entre une rivière et la prairie. Ces milieux sont écologiquement extrêmement riches : ils bénéficient des espèces végétales et animales d'un biotope, marin par exemple, mais également des espèces du milieu terrestre, avec en supplément, des espèces qui lui sont inféodées. Ainsi, dans la nature, les récifs de la lisière corail-océan et les mangroves (interface terre-eau) sont parmi les écosystèmes les plus productifs du monde.



Les Backwaters, entre terre et mer d'Oman. Inde, Kerala, février 2016 © A. Jeunehomme

Ces lisières, que le design permaculturel va faire en sorte de multiplier, sont autant de transitions paysagères d'un écosystème à un autre. Et une fois que l'on observe les choses ainsi, il est permis de voir sur le terrain un nombre important de transitions.

Ces transitions-lisières peuvent être perçues comme des limites, et donc être jugées comme handicapantes, ou, si l'on chausse d'autres « lunettes », être perçues comme un déploiement de richesses, source de rencontres et de dialogue entre deux espaces.

Bill Mollison, un des deux pères fondateurs de la permaculture observe : « Dans les sociétés traditionnelles, l'homme ne s'ins-

tallait de manière durable que sur ces jonctions entre deux économies naturelles : ici à la rencontre du bas de la colline avec la forêt et la plaine, ailleurs à la limite entre plaine et marais, terre et estuaire ou sur toute autre combinaison géographique. Ces territoires de lisière sont beaux et intéressants. Ils sont la base même de l'art de la conception paysagère. Et sans conteste, la multiplication de ces lisières est une composante essentielle de paysages productifs. »¹

Le trait de côte du littoral, dont on suit le dessin sur une carte de géographie, prend toute son épaisseur sur le terrain : ce sont la lande dans l'ouest de la France, la garrigue méditerranéenne, les dunes, ou encore le maquis. Cette transition maritime s'orchestre sur une épaisseur plus ou moins importante selon la topographie, les vents et la nature du sol. Parfois, la terre rencontre la mer, à la faveur d'un estuaire ou d'une baie et deux écosystèmes se côtoient.



Transition bretonne, entre terre et mer d'Iroise. Pointe du Toulinguet Camaret-sur-Mer, avril 2016 © A. Jeunehomme

Une autre transition se trouve à la lisière d'un bois, celle-ci forme une bordure entre forêt et prairie. On y repère des espèces végétales qui ne pourraient pas se déployer au cœur de l'obscurité du boisement, et qui peuvent prendre à son orée leurs aises au soleil, tout en bénéficiant de la tempérance de la futaie.



Ourlet boisée, transition entre fourrés et prairie. Butte de Doue, Seine-et-Marne, avril 2017 © A. Jeunehomme

La transition paysagère peut aussi se lire à diverses échelles, macro ou microscopiques.

Si l'on prend un peu de hauteur, une transition se joue tout autour du globe terrestre, avec l'atmosphère.



Transition entre terre, fleuve et mer en baie de Somme. Le Crotoy, Novembre 2016 © A. Jeunehomme

En nous approchant davantage, comme nous l'avons déjà vu, une transition importante se joue entre continent et océan (*voir à ce sujet le texte de Suzon Jammes pour plus de détails*), ou encore entre cours d'eau et terre (les ripisylves sont un exemple continental de forêt alluviale).



Bord de cours d'eau et végétation rivulaire. Vosges, août 2016 © A. Jeunehomme

Il me semble nécessaire de mettre aussi en avant les transitions que nous autres humains mettons en œuvre, de manière assez sauvage finalement, entre ville et campagne, avec toutes ces zones industrielles ou d'activités qui servent d'entrée de ville et standardisent le paysage français. Ces ensembles font malheureusement bien transition entre la densité du bâti urbain et la campagne, en jalonnant la périphérie des cités de « boîtes à chaussure » baignées dans des flaques de parkings bitumés. Ces « zones » contiennent un bâti, mais massif et laid, planté au milieu d'espaces ouverts... aux voitures. La campagne française étant, dans la plupart des cas, elle aussi un espace ouvert aux vents, où arbres, boisements ou autres haies se font rares, tandis qu'ils constituaient jadis de bien belles transitions...

Et si nous zoomons davantage, on peut découvrir d'autres transitions qui se jouent par exemple sur le rebord d'un rocher, avec une végétation qui se protège sur son flanc, ou encore au pied d'une clôture, là où ni tondeuse, ni ruminant ne passent.

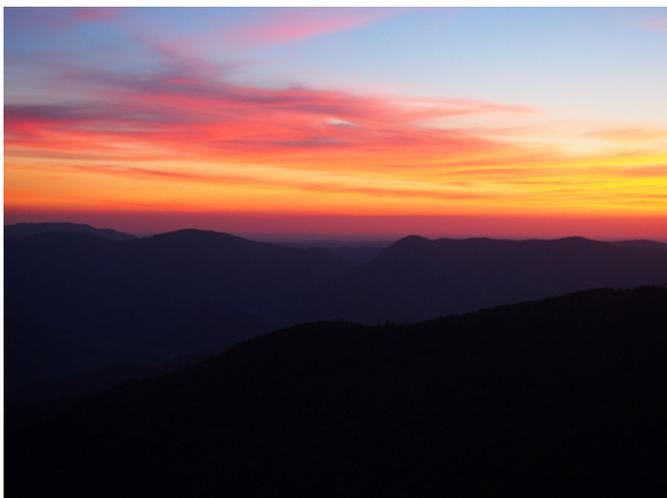


Transition bretonne, entre minéral et végétal. Pointe du Toulanguet Camaret-sur-Mer, avril 2016 © A. Jeunehomme

« Il est commun que la lisière agisse comme un filet ou un tamis : les énergies et les matériaux s'y accumulent. Par exemple, lors de grands vents, la terre et les débris s'amoncellent au pied d'un grillage ; à la plage, les coquillages roulent jusqu'à former une ligne qui délimite la hauteur de la marée ; en ville, les feuilles s'accumulent dans les caniveaux. »¹ Bill Mollison

Ces transitions et bordures se jouent aussi entre les hommes : lorsque deux cultures se rapprochent, ou encore lorsque des personnes issues de « milieux » différents s'associent...

Ces lieux et espaces transitoires sont à développer, au lieu de les percevoir comme des limites, voyons les comme autant de chances à saisir pour un avenir plus riant et fécond.



Transition atmosphérique : crépuscule. Vosges, août 2016 © A. Jeunehomme



L'AUTEUR

Anaïs Jeunehomme

Anaïs Jeunehomme est paysagiste. Elle a travaillé pendant plusieurs années au sein d'une agence parisienne regroupant architectes, ingénieurs, designers et urbanistes et est aujourd'hui indépendante avec l'Atelier l'Embellie : www.atelier-lembellie.fr

BIBLIOGRAPHIE

¹ : in Bill Mollison, *Introduction à la permaculture*, Éditions Passerelle Éco

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Anaïs Jeunehomme, *Transitions paysagères*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/transitions-paysageres/>

Paysages, territoires, transitions

Le service de la recherche du ministère de la Transition écologique et solidaire propose aujourd'hui une expérimentation intitulée les ateliers territorialisés de recherche-action paysages, territoires, transitions. Cela nous amène à nous interroger sur l'articulation entre paysage et transitions, sur ce que la recherche-action peut apporter à cette question et à étudier comment les territoires s'en emparent.

Par Marie Guibert, Cédric Ansart & Jérôme Champres

12 JUILLET 2017

Le concept de transition

Le terme transition vient du latin *transitus* qui signifie passage, la transition est un état temporaire. C'est en quelque sorte un intermédiaire qui est situé entre deux états durables.

“La vie est agréable. La mort est paisible. C'est la transition qui est désagréable.”

Isaac Asimov

Une transition marque un changement de paradigme, une évolution qui nous amène vers une autre vision du monde. Ce changement de modèle nous impose de nous remettre en cause via par exemple notre organisation sociale ou économique.

Face aux crises, certaines collectivités, des associations d'habitants ou des acteurs économiques tentent de répondre localement à des enjeux tels que l'adaptation au changement climatique, l'implication citoyenne dans les projets, l'évolution des pratiques agropastorales, etc. Il s'agit là, notamment, de repenser les modes de fonctionnement à toutes les échelles dans une démarche de progrès assurément inventive. L'ensemble des acteurs doit participer des réflexions stratégiques sur des transitions possibles qu'elles soient écologiques, économiques ou sociales. Ces débats sont suivis d'un plan d'actions concret partagé par tous. Par exemple il peut s'agir d'imaginer de nouveaux débouchés économiques, développer l'agrotourisme, valoriser un terroir, voire se reconstruire une identité.

Les transitions liées aux politiques interministérielles

Souvent sectorielles, les politiques sur les transitions portées par les ministères ont l'ambition de faire émerger de nouveaux modèles de société. Ainsi, la loi relative à la transition énergétique pour la croissance verte vise à nous préparer à l'après-pétrole. Elle rénove la gouvernance des territoires en favorisant des politiques locales du climat, de l'air et de l'énergie, tout en assurant une cohérence entre l'ensemble des secteurs, tels que l'urbanisme, les transports, etc. La transition écologique qui trouve sa traduction dans la loi pour la reconquête de la biodiversité, de la nature et des paysages, a

pour ambition de protéger et de valoriser notre patrimoine naturel, pour faire de la France le pays de l'excellence environnementale et des croissances verte et bleue.

Transitions et paysages

Le concept englobant de « paysage » permet d'aborder les transitions qui touchent l'ensemble des politiques publiques du territoire : projets d'aménagement, amélioration du cadre de vie, gouvernance, économie, environnement...

Interdisciplinaire, le paysage est un excellent outil pour les collectivités qui s'engagent vers un développement durable. Un diagnostic paysager permet d'étudier un territoire selon de multiples points de vue et cela à plusieurs échelles. Cette analyse permet en outre de repérer des signaux faibles, des évolutions voire des mutations territoriales. Le paysage révèle ainsi certains bouleversements en cours, voire des crises à venir. Il permet d'envisager des pistes de travail sur des domaines multiples, comme l'aménagement du territoire, les problématiques écologiques, énergétiques, économiques et sociales. Les transitions paysagères sont finalement des réponses innovantes et hybrides à des enjeux du territoire. Ici, un changement de posture, là des expérimentations avec des habitants. Le paysage est un point de référence à partager avec tous les acteurs, il est un « fil rouge » fédérateur. On teste, on repousse les limites, on échange chacun avec son niveau d'expertise sur son quotidien, son cadre de vie... son paysage.

« Paysages, territoires, transitions » : qu'avons-nous à apprendre en commun pour agir ? Pourquoi un programme de « recherche-action » ?

Comment paysages, territoires et transitions s'articulent-ils ? Quelles réflexions inspirent-ils ? Quelles actions territoriales engagent-ils ? Comment accompagner les territoires dans les transitions qu'ils connaissent ou à venir ?

Paysages, territoires, transitions est un programme de recherche-action, il a donc pour ambition de répondre à ces questions. La relation entre paysage et action publique a déjà, par le passé, donné lieu à de fructueux programmes de

recherche¹ initiés par le même ministère. Pour autant, paysages, territoires, transitions marquent une forte évolution avec les programmes de recherches précédents, en quittant le terrain balisé de la recherche académique et classique pour celui, revendiqué, de « recherche-action ». Ceci constitue déjà une forme d'expérimentation en soi dans les programmes de recherche, impliquant ici un renouvellement des profils et des postures du collectif participant à la démarche.

Ainsi, une équipe croisant « chercheurs » et « praticiens »² a construit le programme et préfiguré l'appel à manifestation d'intérêt visant à faire émerger des ateliers territorialisés de recherche-action. Chaque atelier territorialisé implique au moins un chercheur engagé dans cette démarche menée par l'action et pour l'action et des praticiens convaincus de l'utilité de la recherche pour l'action et de l'action pour la recherche qu'ils soient élus de collectivité, techniciens, acteurs de la société civile, associations de représentants d'habitants. Chaque atelier contribue à soulever les questions, en lien avec des problématiques locales, que se posent l'ensemble des acteurs des territoires.

Mis en réseau, les ateliers viennent nourrir les réflexions et questionnements collectifs par un travail de co-définition des enjeux, de mise en relation des expérimentations, initiatives et alternatives mises en place dans les territoires. L'ensemble cherche à construire un apprentissage collectif et réciproque en partant du postulat que les frontières entre recherche et action, entre « chercheurs » et « praticiens » ne sont pas étanches mais mobiles et qu'une fertilisation croisée et non seulement possible mais souhaitable. L'action s'appuie sur des savoirs, du doute que le chercheur ou le dispositif de recherche peuvent aider à formuler. Le savoir outille l'action et l'action produit elle-même des champs de connaissance, le praticien étant parfois en posture de s'interroger et de « chercher ». Le « chercheur » pratique, expérimente. Des « savoirs locaux », des initiatives locales et modalités d'action, inscrites dans les particularités de chaque territoire peuvent se construire en réaction à des enjeux globaux.



Séminaire en résidence à Bibracte @Ansart Cédric

Des territoires laboratoires

22 territoires ont répondu à l'appel à manifestation d'intérêt paysages, territoires, transitions et 6 d'entre eux ont été

désignés comme lauréats. Ces territoires sont très divers tant dans leurs formes (parc naturel régional, quartier parisien), dans les transitions portées (énergétique, écologique, démocratique) que dans les équipes qui les représentent (associations, élus, chercheurs). Une description de chacun des projets lauréats permet de se représenter la diversité des territoires, paysages, transitions et acteurs de ce programme de recherche-action.

Du plan de paysage d'un Grand Site de France au projet de territoire

Le Grand Site de France de Bibracte Mont-Beuvray se situe à cheval sur les départements de la Nièvre et de la Saône-et-Loire, au cœur de la Bourgogne et du massif du Morvan. Ce territoire de moyenne montagne abrite les vestiges de l'ancienne ville gauloise de Bibracte, qui bénéficie depuis le début des années 1990 d'un dispositif unique de gestion intégrée alliant connaissance (par un important programme de recherche archéologique), conservation et valorisation. Le paysage environnant a par ailleurs très fortement évolué depuis le début du XXe siècle sous les effets conjugués de l'exode rural et de la réorganisation drastique des systèmes de production agricole et sylvicole. Cette évolution, qui se poursuit à un rythme soutenu, se traduit par une fermeture importante du paysage, ainsi que par une transformation radicale de la forêt par l'enrésinement et la généralisation des exploitations mécanisées par coupe rase. Dans ce contexte, BIBRACTE Etablissement public de coopération culturelle et le Parc naturel régional (PNR) du Morvan, co-gestionnaires du label Grand Site de France, se sont engagés à agir avec toutes les parties prenantes concernées en vue de définir collectivement un avenir souhaité et soutenable pour le paysage et, au-delà, exploiter le fait que le paysage est un vecteur sans équivalent pour engager un débat public local et donner du sens à un projet territorial partagé, qui articule notamment les volets agricoles, forestiers et touristiques. La recherche-action, conduite avec l'aide de l'équipe pluridisciplinaire du labex ITEM (Innovation et Territoires de Montagne) issue des établissements de recherche d'Isère et de Savoie, a pour objet d'accompagner l'inéluctable transition du territoire, afin qu'elle ne soit pas subie. Pour les chercheurs impliqués, c'est notamment la possibilité d'étudier les incidences de la labellisation et d'appréhender les tensions et les effets paradoxaux de cette quête de distinction, prise entre injonctions néo libérales et désir de changement.



Le site de Bibracte @Ansart Cédric

Futur Narbona

Narbonne ou Narbona en référence à l'ancienne cité antique capitale de la « Narbonnaise », borde la Méditerranée en région Occitanie. La Narbonnaise aujourd'hui désigne le territoire qui entretient des liens étroits avec la ville de Narbonne. Ce territoire comprend des paysages contrastés : étangs littoraux, vignes, falaises blanches et garrigues. Il est aussi en prise à des transitions multiples entre risques inondations, submersions marines et très paradoxalement des sécheresses tout aussi sévères qu'inattendues, ainsi que des grands projets comme la ligne à grande vitesse Montpellier-Barcelone ou les parcs éoliens. Une association d'habitants ECOLOCAL a décidé de s'emparer de ces questions à partir de la problématique suivante : « et si le changement climatique était l'opportunité de repenser nos lieux de vie ensemble. ». La recherche-action s'appuie donc sur les habitants du territoire. Ceci nécessite pour chacun de s'investir dans le projet et dans le collectif du projet, c'est-à-dire de se confronter à soi, aux autres, à nos habitudes, à nos représentations sociales et aux enjeux environnementaux. L'objectif visé est l'écriture de nouveaux récits du territoire et de la ville, par les habitants eux-mêmes. Des récits qui définiraient d'autres rapports à l'environnement tenant en particulier compte des enjeux inhérents au changement climatique. Cela pourrait se traduire par un SCOT-CH, c'est-à-dire le schéma de cohérence territorial dit création des habitants qui pourra alimenter le document institutionnel. Pour la recherche, il s'agira d'étudier ce qui peut être reproduit et ce qui relève des fausses bonnes solutions pour la planète.



Actions de l'association ECOLOCAL @ Association ECOLOCAL

Vallées habitées

Dans le département de l'Eure en Normandie les vallées et leur chapelet de bourgs, riches d'une histoire millénaire et d'un patrimoine naturel diversifié, connaissent une forte évolution. Les villages sont de plus en plus abandonnés, les sites industriels tendent à être délaissés tout comme les espaces agricoles. Parallèlement néanmoins, des dynamiques citoyennes de transitions émergent autour de l'agriculture biologique, l'économie solidaire et l'éducation à l'environnement. La recherche-action est l'occasion de valoriser ces dynamiques pour reconsidérer le devenir des terres agricoles, l'utilisation des ressources locales ainsi que les conditions requises pour l'accueil de nouvelles dynamiques de ce type.

C'est aussi une expérimentation qui devrait permettre de repenser l'action du Conseil d'Architecture, d'Urbanisme et d'Environnement de l'Eure sur son territoire. Pour la recherche, il s'agira d'analyser ce qui conduit à l'abandon des territoires par des populations et à l'inverse ce qui conduit d'autres populations à investir ces territoires délaissés.



Vallées habitées @Ansart Cédric

Étudier et promouvoir une transition paysagère vertueuse d'autonomie énergétique

En Île-de-France sur les départements des Yvelines et de l'Essonne, le Parc naturel régional de la Haute Vallée de Chevreuse est un trait d'union entre le cœur de l'agglomération parisienne et les plaines agricoles de la périphérie de l'Île-de-France. Ses paysages variés, entre plateaux céréaliers, prairies d'élevages, vallées et forêts, sont aussi en évolution constante : enrichissement des fonds de vallées, disparition des structures végétales sur les plateaux, pression sur le milieu forestier en raison d'une forte fréquentation de la forêt... Aujourd'hui, la fédération des Parcs Naturels Régionaux a un objectif au niveau national d'autonomie énergétique des territoires de Parc d'ici à 2030. La mobilisation de la biomasse et des paysages associés est un enjeu fort contribuant à un mix énergétique équilibré et durable en construction. Dans ce contexte, la recherche-action sur ce territoire vise à comprendre les utilisations et les représentations associées au bois de chauffage par les habitants afin d'en promouvoir une utilisation vertueuse conciliant la préservation et la restauration des paysages et de la biodiversité. En termes de recherche il

s'agit de mieux connaître les valeurs, pas toujours monétaires, produites par le bois-bûche, d'étudier les services rendus par ce dernier et enfin d'identifier un modèle économique innovant. Le Plan de Paysage et Biodiversité porté par le Parc naturel régional est un outil sur lequel appuyer cette recherche-action tout en impliquant les acteurs du territoire.



Le paysage du parc naturel régional de la Haute-Vallée de Chevreuse @ parc naturel régional de la Haute-Vallée de Chevreuse

Urbanisme réversible en Anjou

La Boissière-sur-Evre est une petite commune des Mauges, au sud-ouest du Maine et Loire, devenue commune déléguée de Montrevault-sur-Evre. Son paysage de bocage a fortement évolué pour accueillir de nouveaux habitants, les champs laissant la place à l'urbanisation de plus en plus pressante. Pour accompagner ces transitions, la Société Coopérative d'Intérêt Collectif Hamosphère Coopération a engagé des travaux de réflexion avec les habitants et les élus sur le devenir de la commune. Ils ont permis de définir des projets comme expérimenter l'urbanisme réversible et l'innovation réglementaire ou créer une coopérative locale de services. Les thèmes suivants seront réfléchis dans le cadre de la recherche-action : comment apporter aux habitants les services et structures dont ils ont besoin sans pour autant supprimer les terres agricoles ? Quel équilibre trouver entre densité du bâti, préservation des jardins et accroissement de la biodiversité ? Comment favoriser le développement local et l'autonomie alimentaire ? Les chercheurs étudieront l'acceptabilité et la faisabilité de l'urbanisme réversible dans cette commune. Pour cette dernière, l'objectif est de concrétiser ces projets de façon collaborative avec les habitants et de futurs ingénieurs paysagistes d'Agrocampus Ouest tout en s'appuyant sur la dynamique locale en place.



Installations réversibles réalisées sur le domaine public par des étudiants, école et habitants @ Soufflet-Leclerc Elise

Nouvelle périurbanité et expérimentation démocratique

Pérignat-ès-Allier est localisée à la charnière de l'agglomération de Clermont-Ferrand et des territoires plus ruraux du parc naturel régional du Livradois Forez. Cette commune accueille le site de l'Ecopôle au bord de la rivière Allier. Le paysage du site même est celui d'anciennes carrières. A l'avenir, ce site a vocation à connaître des transitions car plusieurs projets sont en perspective comme la réhabilitation des gravières et l'installation de maraîchage. La commune souhaite que les habitants s'emparent de ces projets pour les enrichir d'abord et les faire vivre ensuite. La recherche-action questionnera les démarches de concertation pour voir comment les rendre plus attractives. Outre la place des habitants dans le dispositif, la place de la commune dans ces transitions sera analysée. Cette expérience pourra enrichir le projet de plan local d'urbanisme intercommunal porté par la communauté de communes. Une des hypothèses de recherche, à savoir que le paysage est un bon support de médiation, pourra être étudiée à différentes échelles et dans l'accompagnement de différentes transitions et projets de territoires.



Le site de l'Ecopôle @ Vous êtes d'Ici

Ce programme a démarré en septembre 2016 et devrait s'achever en 2019. Rendez-vous donc pour partager les résultats et intrigués de connaître d'autres réflexions, démarches qui pourront nourrir celle-ci.



L'AUTEUR

Marie Guibert, Cédric Ansart & Jérôme Champres

Cédric Ansart est Paysagiste -ENSP- et Urbaniste -IUP-, et travaille pour le Ministère en charge de l'Écologie depuis 2003 et au sein du Centre d'Études et d'expertise sur les Risques, l'Environnement, les Mobilités et l'Aménagement (Cérema) depuis 2009.

Dans le cadre des fonctions actuelles de chef (pi) de l'unité « Aménagement Villes et Quartiers » au Cérema, il participe à l'animation de politiques publiques liées au paysage ou à la ville.

Jérôme Champres est architecte-paysagiste, urbaniste qualifié au Cérema à la direction technique Territoires et ville. Il est chef de projets au Cérema où il élabore des méthodologies, des guides et des expertises dans les domaines du paysage de l'écologie urbaine et de l'urbanisme. Auparavant, il a exercé son métier d'architecte-paysagiste et d'urbaniste en bureaux d'études privés, puis il a intégré le ministère de l'écologie pour des missions de conseils en développement local auprès de collectivités territoriales. Enfin sur le champ de l'international et de la recherche, il conduit et participe à des expertises au sein d'équipes pluridisciplinaires.

Marie Guibert est Architecte Urbaniste en chef de l'État. Après, une carrière en agences d'architecture, d'urbanisme et de paysage, elle intègre en 2007 le Ministère en charge de l'Écologie. Elle est actuellement chargée de mission scientifique paysages au service de la recherche et dans ce cadre pilote le programme de recherche-action paysages, territoires, transitions.

Contact : marie.guibert@developpement-durable.gouv.fr

BIBLIOGRAPHIE

1. Parmi lesquels Paysage et Politiques Publiques (PPP) lancé en 1998, Paysage et Développement Durable (PDD) lancé en 2005, PDD2 lancé en 2010. Cf. <http://paysage-developpement-durable.fr/>

2. Cf. <http://www.environnement-urbanisme.certu.equipement.gouv.fr/> notamment CGDD, DRI, Paysages, territoires, Transitions, retour sur une démarche de préfiguration, Janvier-décembre 2015, http://www.environnement-urbanisme.certu.equipement.gouv.fr/IMG/pdf/2016_07_20_References-PTT.pdf

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Marie Guibert, Cédric Ansart & Jérôme Champres, *Paysages, territoires, transitions*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/paysages-territoires-transitions/>

Les transitions océan-continent

La notion de Transition varie en fonction des disciplines, il nous a semblé intéressant de demander à une géologue-géophysicienne Suzon Jammes, ce qu'elle entendait quand on lui parlait de transition. Pour elle qui travaille à Texas State University à San Marcos près d'Austin Texas aux Etats-Unis, le mot « transition » évoque avant tout la transition Océan-Continent (TOC) : ce passage entre la croûte continentale et la croûte océanique et dont elle cherche à comprendre les processus de formation.

Par Suzon Jammes 12 JUILLET 2017

Le travail présenté dans cet article n'est pas le seul fruit de son travail mais une toute petite partie des résultats obtenus après plusieurs années de collaboration entre chercheurs du monde entier. Plutôt que de présenter des résultats complexes et détaillés, elle a choisi ici d'illustrer la démarche scientifique qui commence toujours par une question et un rappel de la théorie (tectonique des plaques). Elle nous présente ensuite la façon dont géologues et géophysiciens travaillent pour répondre à la question et les outils qu'ils utilisent en passant par les bateaux équipés de sondes sismiques, l'observation des données de terrain jusqu'à la modélisation numérique.

Quand on regarde une carte du monde présentant la topographie (variation de l'altitude) et la bathymétrie (variation de la profondeur des océans) (Fig. 1) on observe deux principaux domaines : les domaines continentaux en vert-brun et les domaines océaniques. L'interprétation de l'échelle de couleurs est assez intuitive : elle nous donne des indications sur l'altitude dans les domaines continentaux (le vert pour le niveau de la mer le marron foncée pour les sommets montagneux) et de la profondeur dans les domaines océaniques (bleu clair pour les domaines peu profonds, et bleu foncé pour les domaines abyssaux). Si on regarde plus attentivement cette carte on réalise alors la complexité des domaines océaniques. Les océans ne sont pas de vastes plaines, plates et sans relief mais des domaines tout aussi complexes que les continents présentant plaines et chaînes de montagnes sous-marines. Avec mon regard de géologue-géophysicienne, la question qui me vient à l'esprit quand je regarde une telle carte est : Comment se forme un océan ? Bien sûr je connais le concept général mais encore beaucoup de questions se posent, notamment sur la structure de la transition entre les domaines océaniques et continentaux (Transition Océan-Continent ou TOC).

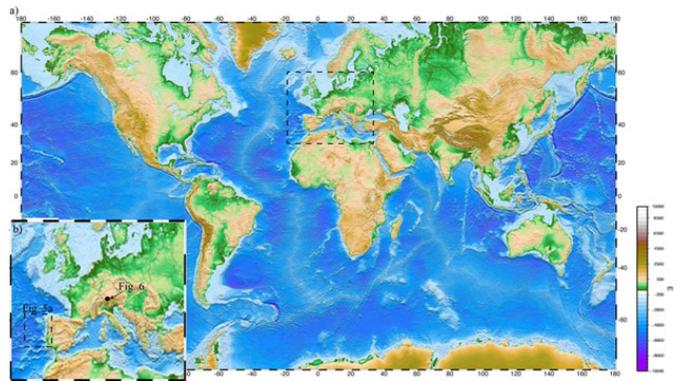


Fig. 1 : a) carte du monde topographique et bathymétrique b) carte de l'Europe. Les données présentes sur les figures 4 et 5 sont localisées sur cette carte.

Avant d'aborder plus sérieusement la question, rappelons rapidement les principaux concepts. L'intérieur de la Terre est organisé en couches concentriques (Fig. 2) : le noyau au centre constitué principalement de fer et de nickel, le manteau autour constitué de roche mantellique (péridotite=roche magmatique formée par refroidissement lent du magma et cristallisation du minéral Olivine) qui se trouve à l'état solide/cassant dans la partie supérieure et à l'état ductile (visqueux) dans la partie inférieure du fait de la pression et de la température. Au-dessus du manteau : la croûte terrestre. On appelle Moho la limite entre le manteau et la croûte.

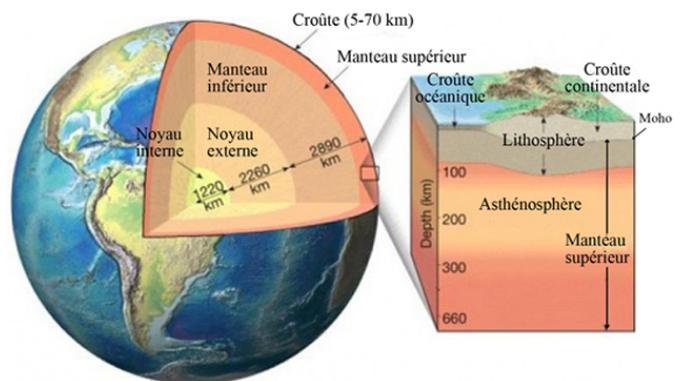


Fig. 2 : Schéma représentant la composition de la Terre.

L'épaisseur de la croûte est, en moyenne, de 6 à 10 km sous les océans et de 35 km au niveau des continents (jusqu'à 70

km sous une chaîne de montagne). La croûte océanique est formée principalement de basalte (roche magmatique formée par refroidissement rapide du magma) et de gabbro (roche magmatique présentant une composition chimique voisine du basalte mais formée par refroidissement lent de magma) tandis que la composition de la croûte continentale est généralement et pour simplifier, décrite comme granitique. Quand on s'intéresse à la transition océan-continent on essaie donc de comprendre le mécanisme de passage d'une croûte granitique de 35 km à une croûte basaltique et gabbroïque de 10 km d'épaisseur. La théorie de la tectonique des plaques, démontrée en 1968, permet de répondre à cette question. La croûte et la partie supérieure cassante du manteau forme la lithosphère. La lithosphère est divisée en plusieurs segments plus ou moins rigides constituant les plaques tectoniques qui « flottent » sur le manteau asthénosphérique visqueux et se déplacent les uns par rapport aux autres. A l'échelle des temps géologiques (plusieurs dizaines de millions d'années), la convergence de deux plaques océaniques résulte en la formation d'une chaîne de montagne volcanique ou de collision, la divergence résulte en la formation d'un océan. On explique donc généralement la formation des océans par l'étirement (Fig. 3a) et l'amincissement de la croûte continentale par le jeu de failles d'extension permettant la formation d'un bassin de rift (Fig. 3b). Si l'extension continue on peut atteindre le point de rupture (ou break-up) : la croûte continentale se sépare et une nouvelle croûte se forme, la croûte océanique. Celle-ci se forme ainsi par le refroidissement du magma mantellique qui, exposé au fond de l'océan donne du basalte (refroidissement rapide) et à quelque kilomètres de profondeur du gabbro (refroidissement lent) (Fig 3c, 3d). Dans ce modèle, la transition entre le continent et l'océan est simple et très abrupt : on observe le passage rapide d'une croûte continentale amincie par des failles d'extension à une croûte océanique nouvellement formée. Mais malheureusement, si ce modèle est cohérent avec les principaux concepts, il ne permet pas d'expliquer les données et observations récemment collectées dans les transitions Océans-Continents et présentées ci-dessous. Géologues et géophysiciens travaillent conjointement sur les TOCs, nous disposons donc de deux types de données: 1) les données géophysiques, 2) les données de terrain.

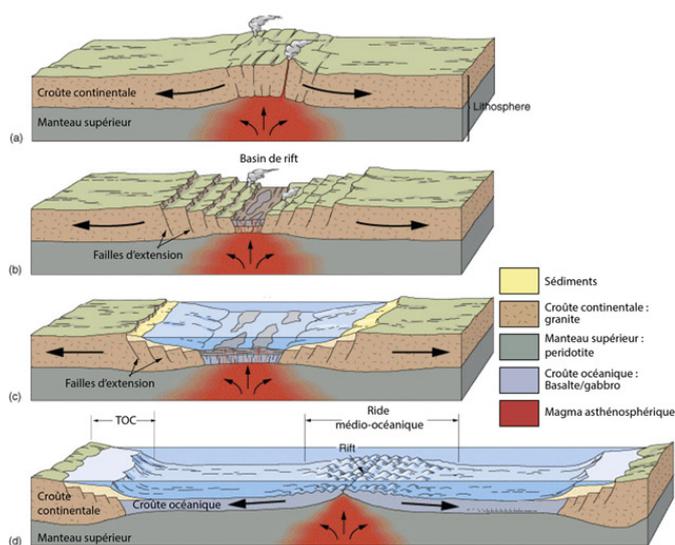


Fig. 3 : Original modèle expliquant la formation d'un océan. a) Étirement de la croûte continentale, b) Amincissement de la croûte par le jeu de failles d'extension, c) Rupture continentale et formation de croûte océanique, d) Océanique bassin mature avec ride médio-océanique (lieu de formation continue de la croûte océanique)

les données géophysiques

La transition océan-continent se situe sous les océans et correspond au passage de la plateforme continentale (domaine bleu clair=peu profond, sur la figure 1) aux domaines abyssaux (domaines bleu foncés= profonds). Ces domaines ne sont pas facilement accessibles et ne permettent donc pas une étude classique de terrain. Pour comprendre la structure de ces domaines on utilise donc principalement les données géophysiques qui nous permettent d'obtenir une image du sous-sol. Plusieurs méthodes sont utilisées dont, entre autres : la sismique réflexion et/ou réfraction (qui utilise les propriétés de propagation des ondes sismiques), la gravimétrie (qui mesure les variations de densités), les données géomagnétiques (qui mesure les variations spatiales du champ magnétique). Nous nous concentrerons ici sur la sismique réflexion très communément utilisée dans ces domaines. La sismique réflexion est une technique voisine de l'échographie qui utilise la réflexion des ondes sismiques aux interfaces entre plusieurs couches géologiques pour obtenir une image détaillée du sous-sol. En mer, on utilise des canons à air comprimé pour produire les ondes sismiques, et des hydrophones (capteurs sismiques) répartis le long de câbles tirés par un navire pour enregistrer les ondes réfléchies (Fig. 4). Si la source sismique est suffisamment importante, on peut obtenir une image détaillée (exemple Fig. 5b) des couches sédimentaires mais également de la croûte sous-jacente jusqu'au Moho. Quand on regarde une coupe sismique réalisée dans une transition Océan-Continent on essaie d'identifier 1) le Moho, 2) les différentes unités sédimentaires et leur âges relatifs, 3) les principales structures responsables de l'amincissement crustal. En combinant toutes ces observations on peut alors ensuite essayer de reconstruire l'évolution de la déformation.

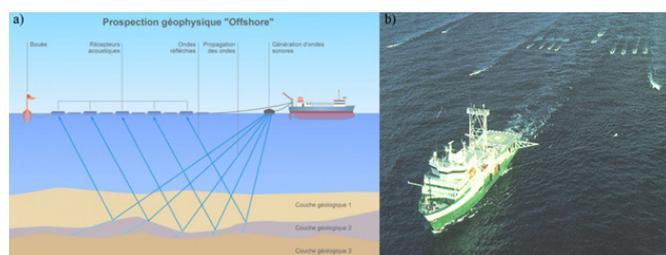


Fig. 4 : a) Schéma expliquant l'acquisition de données de sismique réflexion b) Photographie d'un navire sismique pendant une campagne d'acquisition de données de réflexion sismiques.

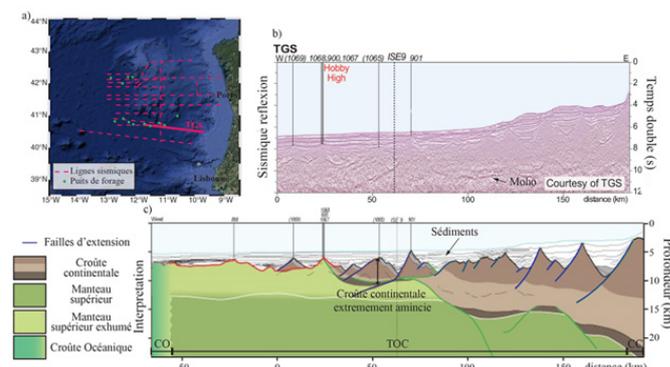


Fig. 5 : Carte bathymétrique de la côte ouest portugaise avec localisation des données disponibles de sismiques réflexions et de forages, b) Ligne de sismique réflexion TGS en temps double (s), c) Interprétation de la ligne TGS en profondeur (km). Modifié d'après Sutra et Manatschal, 2012.

Regardons maintenant les données de sismique réflexion obtenues le long de la TOC sur côte ouest du Portugal (la marge ouest Ibérique) (Fig.5b, Fig. 5a pour la localisation). L'interprétation de la ligne nommée TGS proposée ici est contrainte par des données de forages réalisées en même temps que la campagne sismique (Fig. 5c). Contrairement au modèle précédemment présenté où la transition était très abrupte (Fig.3), on observe que la transition entre la croûte continentale et la croûte océanique s'effectue progressivement sur une distance de plus de 250 km. De plus, les données de forage démontrent l'existence d'un domaine de manteau exhumé entre la croûte continentale amincie et la croûte océanique. Les roches exposées et identifiées dans les forages sont en effet des péridotites et non du basalte ou du gabbro. De plus, au niveau de la croûte continentale, on observe que celle-ci est extrêmement amincie (Fig. 5c) : l'épaisseur varie de 30km à moins de 10 km sur une distance de moins de 200 km. Si on observe un certains nombres de failles d'extension fortement pentées (lignes bleues sur Fig. 5c), une simple reconstruction mécanique nous montre que celles-ci ne sont pas suffisantes pour expliquer un tel amincissement. Nous voilà donc en face d'un dilemme scientifique : le modèle généralement utilisé n'est pas compatible avec les données sismiques puisqu'il ne permet pas d'expliquer 1) l'exhumation de roches mantelliques et 2) l'amincissement extrême de la croûte. L'émergence d'un nouveau modèle est donc nécessaire, contraint cette fois par les données de terrain.

Les données de terrain

Comme les études directes de terrain sont impossibles, les géologues travaillant sur les TOCs, étudient des transitions fossiles situées dans les chaînes de montagnes. Du fait du mouvement perpétuel des plaques tectoniques, les océans s'ouvrent et se referment périodiquement à l'échelle des temps géologiques. Certaines chaînes de montagne résultent donc de la convergence entre deux plaques tectoniques initialement séparées par un océan ou proto-océan (comme dans les Alpes et les Pyrénées). Dans certains cas, les structures créées et les sédiments déposés lors des processus d'extension ont été préservées lors de la déformation compressive et sont donc maintenant accessibles sur le terrain sous réserve de savoir faire la différence entre les structures extensives et les structures compressives plus tardives.

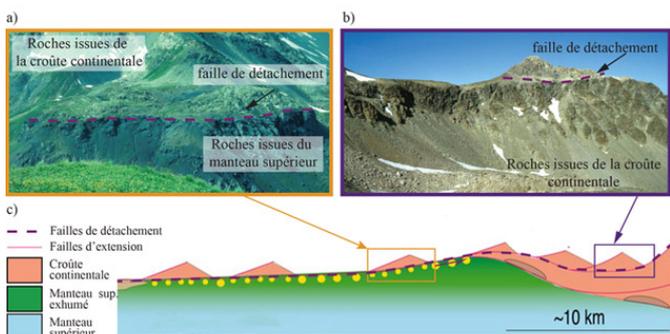


Fig. 6. Les données de terrain : a) Le détachement de L'Err/Plata (Alpes), b) Le détachement

de L'Err, c) Interprétation des données de terrain. Modifié d'après Manatschal et al. 2007.

Ces études de terrain ont permis notamment d'observer directement ces domaines de manteau exhumés (Fig. 6a) et de mieux comprendre les mécanismes d'exhumation. On observe en effet sur le terrain (Fig. 6a et 6b) des failles très faiblement pentées -dites failles de détachement- qui, à la manière d'un tapis roulant, sont capable d'exhumé le manteau lithosphérique à la surface (Fig. 6c). Difficilement visible dans les données sismiques, ces failles ont généralement été négligées dans les interprétations, ce qui explique le décalage entre taux d'amincissement et nombres de failles identifiées. Cependant, si les données de terrain permettent d'apporter des informations nécessaires à la compréhension des processus d'extension et à la formation des domaines de transition entre le continent et l'océan, l'évolution dynamique de ces systèmes reste difficile à appréhender. Les modèles numériques permettent donc de visualiser et de réfléchir sur l'évolution de ces systèmes dans le temps et l'espace.

La modélisation numérique

La modélisation numérique consiste à développer des codes numériques respectant les lois fondamentales de la physique et capable de modéliser la déformation des matériaux géologiques selon le régime de contrainte imposé (ici en extension). Dans mon travail, je privilégie principalement les modèles à l'échelle de la lithosphère mais des modèles similaires peuvent être utilisés pour explorer la déformation à l'échelle microscopique. Je définis au départ : la taille du modèle (ici 250 km de profondeur, 400 km de long), la vitesse d'extension (1 cm/an au total) et la composition du modèle.

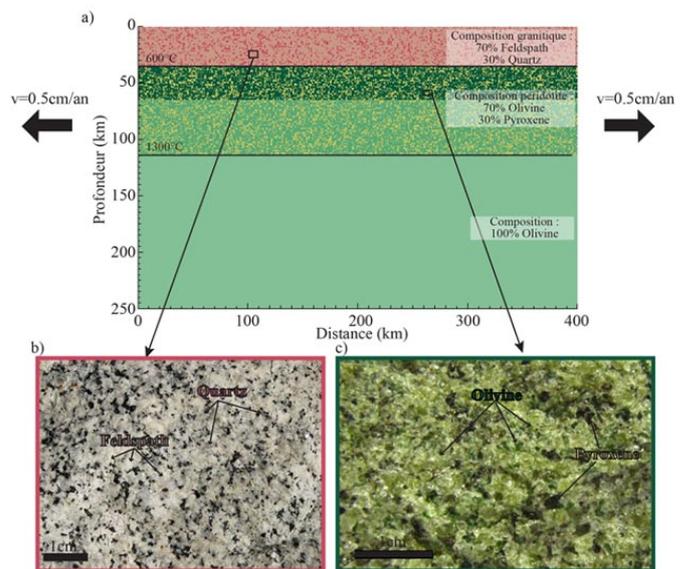


Fig. 7 : a) Présentation des paramètres utilisés dans le modèle numérique b) exemple de roche granitique c) exemple de péridotite.

Dans le modèle présenté (Fig. 7 et animation 1) la croûte continentale est initialement de 35 km de profondeur et présente une composition granitique classique (30% de minéraux quartz -en rose foncé- et 70 % de minéraux feldspaths -en rose pâle-, les minéraux secondaires comme la bi-

otite sont négligés). Le manteau lithosphérique est initialement de 80 km d'épaisseur et présente une composition proche d'une péridotite (30% de minéraux Pyroxènes -en jaune- et 70% de minéraux olivines -en vert-). La partie inférieure du modèle représente l'asthénosphère (ici composé uniquement de minéraux olivines pour simplifier). Les lignes noires représentent deux isothermes à 600°C et 1330°C.

[Voir la vidéo](#)

Animation 1 : Modèle numérique représentant l'évolution des matériaux et la formation et évolution des failles pendant un épisode de rifting. Modifié d'après Jammes et al. 2016

Au cours de l'évolution du modèle, on observe la formation de failles (en gris) qui deviennent de plus en plus foncées du fait de l'accumulation de la déformation. Cette animation nous permet donc de visualiser facilement les processus d'amincissement crustale permettant la formation d'un bassin de rift puis d'un océan. On observe ainsi l'amincissement initial de la croûte continentale (en rose pâle/foncé) par le jeu de nombreuses failles d'extension fortement pentées (en gris). Après 150km d'extension (time=150 Ma), on peut remarquer que certaines de ces failles pivotent et s'aplatissent. La rotation de ces failles permet alors l'exhumation du manteau lithosphérique (en vert et jaune) quasiment à la surface (ou sous une croûte extrêmement amincie). La rupture continentale n'arrive que tardivement (après 360 km d'extension, time=360Ma) et permet l'arrivée à la surface du manteau asthénosphérique (vert pâle) et donc de la formation d'une nouvelle croûte océanique. Dans ce modèle, La transition entre le continent et l'océan s'effectue donc graduellement sur environ 250 km et nécessite le jeu de failles faiblement pentées (dites de détachement) qui permettent l'exhumation du manteau lithosphérique à la surface ou sous une croûte continentale extrêmement amincie. Le processus de transition obtenu ici est donc beaucoup plus complexe que celui présenté dans le modèle initiale (Fig. 3) et permet d'expliquer les données géophysiques (exhumation de manteau lithosphérique) et géologiques (failles de détachement) précédemment présentées. On obtient ainsi, en combinant les approches (interprétation de données géophysiques, données de terrain et modélisation numérique), un modèle dynamique, compatible avec les données, et permettant d'expliquer le passage d'une croûte continentale granitique de 30 km à la formation d'une croûte océanique basaltique et gabbroïque.

Ce résultat, qui peut apparaître simple, a et continue de révolutionner la vision des TOCs mais aussi la compréhension des processus tectoniques. La mise en évidence des failles de détachements (difficiles à observer sur les données sismiques) et des domaines de manteau exhumés a donné de nouveaux outils aux géologues et géophysiciens pour interpréter et comprendre les données sismiques et de terrain que ce soit dans les TOCs, les bassins de rift ou encore les chaînes de montagne. Pour interpréter les structures compressives il est en effet important d'avoir une bonne compréhension des structures extensives précédant la formation de la chaîne de montagne. Ces résultats ont donc, entre

autres, permis des avancées majeures dans la compréhension de la formation de l'Océan Atlantique mais aussi des Chaînes Pyrénéennes et Alpines.



L'AUTEUR

Suzon Jammes

Suzon Jammes est Géologue Géophysicienne. Elle travaille à Texas State University à San Marcos et vit à Austin, Texas.

BIBLIOGRAPHIE

Manatschal, G., Müntener, O., Lavier, L. L., Minshull, T. A., & Péron-Pinvidic, G. (2007). Observations from the Alpine Tethys and Iberia-Newfoundland margins pertinent to the interpretation of continental breakup. *Geological Society, London, Special Publications*, 282(1), 291-324.

Sutra, E., & Manatschal, G. (2012). How does the continental crust thin in a hyperextended rifted margin? Insights from the Iberia margin. *Geology*, 40(2), 139-142.

Jammes, S., & Lavier, L. L. (2016). The effect of biminerale composition on extensional processes at lithospheric scale. *Geochemistry, Geophysics, Geosystems*, 17(8), 3375-3392.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Suzon Jammes, *Les transitions océan-continent*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/6044/>

Le val aux daims

Le modèle pavillonnaire s'est imposé comme le mode de vie auquel aspirent plus de 80% des français. Ce modèle économique et commercial qui tient principalement au souhait de pouvoir léguer un patrimoine financier à des héritiers perdure depuis plus de quarante ans.

Par Dimitri Boutleux 12 JUILLET 2017

Sa commercialisation s'est particulièrement bien adaptée à une France majoritairement rurale devenue par conséquent très périurbaine. Le « désir de pavillon » tient autant de l'adhésion à un mode de vie lié à un espace extérieur privatif qu'au rejet du fonctionnement d'un logement collectif. Ce qui attire généralement, c'est l'appropriation de l'espace à travers les aménagements, la distribution des pièces de la maison et, bien entendu, le jardin sensé valoriser le pavillon.

Cet espace extérieur est chargé de projections et de contradictions. La parcelle est de taille modérée pour que le produit reste abordable. Son rôle est le maintien du vis-à-vis et la constitution de cette zone de liberté tant recherchée. La quête de l'Eden passe souvent par la constitution d'un microcosme concentrant des volumes et des couverts végétaux qui deviennent progressivement la matière de l'exercice du jardinage. Inviter pour contrôler. Maîtriser pour exister. Entretien pour justifier.

Considérant que l'occupation du sol du tissu pavillonnaire représente 1% du territoire français, sommes-nous en mesure de comprendre les impacts écologiques et rôles sociologiques que ces surfaces jadis agricoles remplissent.

Julien et Hélène ont acquis il y a trois ans une maison au sein d'un ensemble pavillonnaire à Saint-Léger-du-Bourg-Denis près de Rouen. Il s'agit d'un lotissement de plus de quatre-vingt maisons nommé le Val aux Daims. Le groupe de maisons est dissocié du bourg, on y accède par une petite route qui mène sur le replat du cimetière qui marque l'entrée du site. Il s'agit d'une valleeuse entièrement investie par le lotissement et dont les crêtes sont boisées. Le jardin d'Hélène et Julien se situe au bout, sur une des parties hautes du val. Leur jardin est en pente et s'étend depuis la lisière du bois jusqu'à la route. La parcelle est ouverte sur trois côtés, les jardins mitoyens se fondent donc les uns avec les autres.



Le Val aux Daims, Saint-Léger-du-Bourg-Denis

A leur emménagement Julien m'a demandé des conseils pour ce jardin. « Qu'est-ce tu ferais ? on aimerait bien avoir ton avis... » Eh oui, les paysagistes se voient souvent interrogés de la sorte, je ne vous apprend rien.

Sur ce coteau orienté au nord, la couche d'argile de quelques dizaines de centimètres et la proximité du bois n'offrent pas des conditions permettant de développer une prairie calcicole. Mais la lisière et le caractère pentu du jardin m'ont donné envie de lui répondre que dans un premier temps il serait peut-être bon de ne rien faire et de laisser pousser sa pelouse pour laisser s'exprimer le cortège floristique présent.

J'explique à Julien les deux références sur laquelle il peut baser sa démarche. L'ouvrage du Jardin en mouvement de Gilles Clément et le Jardin Plume à Auzouville-sur-Ry, qui est un exemple local où il peut se rendre facilement.

J'ai été très surpris de la facilité avec laquelle Julien et Hélène se sont lancés immédiatement sans craindre les préjugés du voisinage. Le seul geste important à ne pas oublier dans cette démarche fut la tonte des zones limitrophes avec les voisins pour indiquer qu'il s'agit d'un acte volontaire de laisser se développer la prairie. Si dans l'art des jardins, la limite est matérialisée par un mur ou une clôture, ce jardin s'inscrit en creux dans le dessin d'allées tondues qui traduisent l'acte jardinier. Ces allées permettent la déambulation et le jeu parmi les grands carrés libres, elles signifient

aux voisins que les limites sont entretenues et que la végétation ne va pas prendre le dessus aux interfaces.



Images du jardin d'Hélène et Julien

Jusqu'ici rien d'exceptionnel me direz-vous, encore un paysagiste qui parle du Jardin en mouvement et de gestion différenciée...

En fait, l'idée d'écrire cet article et le message qu'il porte sont venus à la suite de ce que m'ont raconté Hélène et Julien après la première année où ils ont mené ainsi leur jardin.

Un jour, un de leurs voisins leur fait part de son intérêt pour ce jardin, ses grands patches volubiles et colorés, et leur dit qu'il compte bien faire de même chez lui.

Un seul exemple de changement dans ce voisinage aurait eu un effet positif permettant à d'autres de se figurer l'aspect, la gestion et les avantages liés à celle-ci.

La tonte moins régulière des parcelles pentues lui a paru être un premier point positif, suffisant à lui donner envie de passer à l'action, ou plutôt l'inaction... et laisser la surface horizontale prendre de la verticalité.

Deuxième conséquence avec une voisine venue demander à Julien ce qu'il comptait faire de son foin à la fin de la saison. Elle a tout de suite senti qu'il y avait là, à deux pas, un peu d'herbe à récupérer pour son âne situé dans une pâture proche du Val aux Daims.

Circuit court ou jardin productif ? Dans la plupart des cas le jardin pavillonnaire n'est nul autre qu'un espace vert permettant le recul nécessaire entre les habitations et limiter les vis-à-vis. Qu'en est-il du rôle agraire, écologique et social de ces surfaces que l'on considère comme urbanisées ?

Le cas du jardin d'Hélène et Julien dans son contexte pavillonnaire manucuré est le signe d'une transition en marche, celle d'un nouveau rapport à l'esthétique qui favorise l'accueil de la biodiversité plutôt que le dessin ou le trop d'entretien.

Autre aspect encourageant, la considération, ou tout au moins la liberté laissée sans jugement de la part du voisinage de mener de façon libre une prairie jardinée.

Le courage de ce passage à l'inaction qui essaime dans le quartier m'a semblé être le signe de ce que certains nomment une joyeuse révolution des mentalités, se traduisant par un lâcher prise avec le jugement des voisins désormais convaincus qu'une autre esthétique est possible.



L'AUTEUR

Dimitri Boutleux

Dimitri Boutleux est installé à Rennes et travaille au sein de l'AUDIAR, Agence d'Urbanisme et de Développement Intercommunale de l'Agglomération Rennaise.

BIBLIOGRAPHIE

L'habitat pavillonnaire, Ouvrage coll. de H. Raymond, N. Haumont, M-G Dezès et A. Haumont, Coll. Habitat et sociétés, Ed. L'Harmattan, 2001 (1ère édition de 1966)

INSEE Picardie, bilan économique et social 2006

INSEE Première, de plus en plus de maisons individuelles, février 2003

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Dimitri Boutleux, *Le val aux daims*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/le-val-aux-daims/>

Terroirs publics

Aujourd'hui les paysages viticoles sont face à deux tendances. D'une part, la perte de la notion de terroir suite à une mondialisation grandissante du marché du vin, et d'autre part, le morcellement et la diminution des espaces viticoles au profit d'un étalement urbain incontrôlé.

Par Alexander Cassini 12 JUILLET 2017

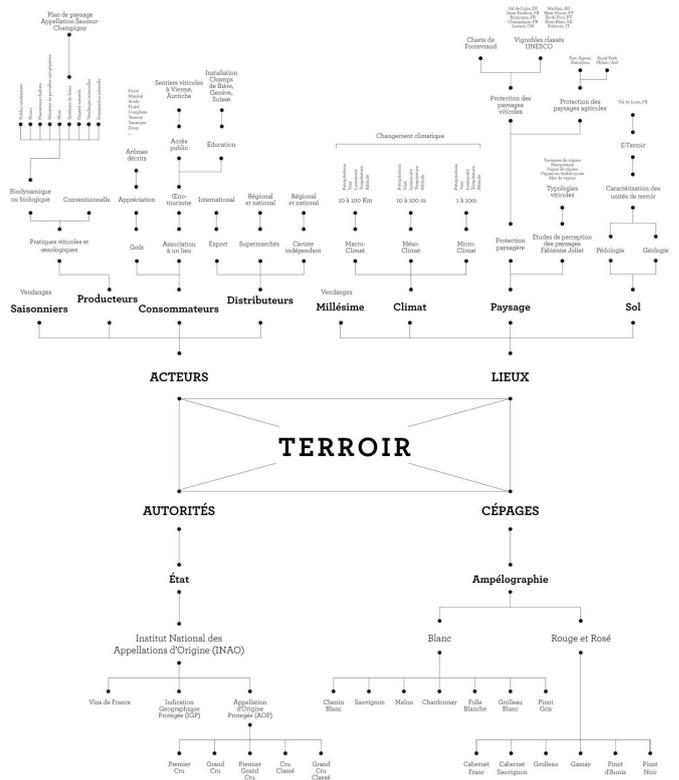
Pour répondre à ces changements un projet d'espace public rural saisonnier est proposé qui envisage une mise en valeur du vin, du terroir, et des paysages dans le but de mieux faire connaître et augmenter les opportunités d'interaction entre producteurs, saisonniers, habitants et touristes.



Plantation de nouvelles vignes © Alexander Cassini

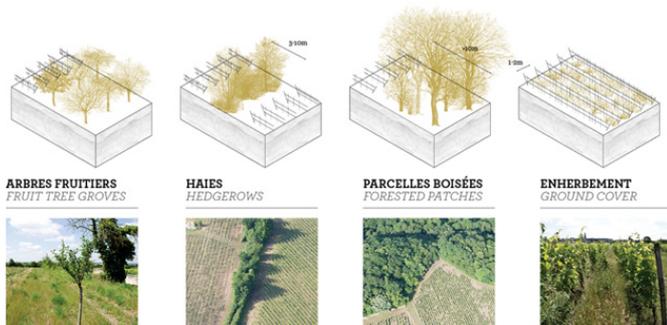
Viticulture et terroir

Le concept de terroir affirme que les particularités d'une localité peuvent s'exprimer à travers le goût du vin. Bien illustré dans le film *Mondovino* de Jonathan Nossiter, ces particularités locales sont effacées par le marché mondialisé où des multinationales contrôlent la production, la distribution et la consommation du vin à travers le monde engendrant ainsi une uniformisation de son goût.



Éléments constitutifs du terroir © Alexander Cassini

Aujourd'hui, pour affirmer la spécificité de leurs terroirs, de plus en plus de viticulteurs dénoncent ces pratiques et se tournent vers des méthodes de culture qui respectent l'environnement comme l'agriculture biologique ou bio-dynamique. Dans le Val de Loire, un nombre croissant de viticulteurs ont réintroduit des techniques traditionnelles et écologiques afin de faire ressortir le véritable goût du terroir dans le vin. Pour Françoise Gourdon, vigneronne au Puy-Notre-Dame, dans le Maine-et-Loire, «le vignoble est pensé comme un organisme agricole et non plus comme une exploitation.» Ces vigneronnes et vigneron sont conscients que le terroir est un réseau complexe d'interrelations entre les personnes, les pratiques, les lieux et les caractéristiques biologiques des cépages.



Pratiques écologiques dans les vignobles © Alexander Cassini

Le paysage « néo-rural »

En France, plus de 100 000 personnes par an déménagent des zones urbaines pour les zones rurales voyant la campagne comme très attrayante. Mais ces «néo-ruraux» sont souvent détachés de leurs alentours et les possibilités de compréhension et d'interaction avec la viticulture sont limitées en raison de leurs rythmes de vie rattachés à leur travail citadin. En parallèle, pour répondre au besoin de terres constructibles, on assiste à la diminution des espaces viticoles partout en France. François Legouy, chercheur à l'Université d'Orléans a estimé qu'entre 1958 et 2010 les terres viticoles ont diminué de 50%, soit de 1,4 millions d'hectares ha à 0,7 millions d'hectares.



Lotissements en paysage viticole © Alexander Cassini

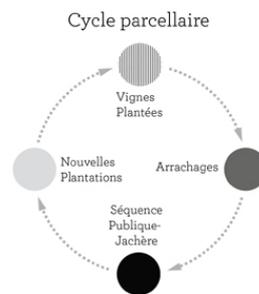
Les vignobles classés en appellations d'origine protégées (AOP) ont mieux réussi à freiner cette périurbanisation, mais le rapprochement de cet habitat dispersé est visible. Il est important de revaloriser ces terres et renouer le contact entre habitants et viticulteurs par un espace public partagé. Selon Yvon Le Caro, docteur en géographie, « l'espace agricole, en tant qu'espace ouvert et adapté aux loisirs, accroît sa valeur de patrimoine naturel et culturel, parce que les loisirs amènent les gens à le découvrir et à y vivre.»

Un espace viticole partagé

En se servant de moyens modestes et adaptés aux particularités du site étudié, ce projet fournit des rudiments pour un espace public viticole partagé et saisonnier, exprimant ainsi les

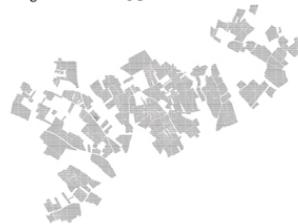
coutumes locales, les particularités du sol, la topographie et le microclimat. Cet espace public apporte une compréhension de la nécessité des caractéristiques locales et de l'importance du terroir dans les paysages viticoles.

Pour mettre en œuvre cet espace partagé, le projet intervient dans le cycle viticole des parcelles. Lorsque les vignes atteignent un certain âge, une replantation de nouveaux cep est nécessaire. Mais avant cette étape de replantation un repos de la parcelle de deux à trois ans favorise la régénération du sol. Ce procédé est communément appelé la jachère. Pendant la jachère, la parcelle inoccupée devient un formidable espace pour y insérer des usages temporaires publics et partagés entre locaux, viticulteurs et visiteurs tout en maintenant la fonction des parcelles plantées aux alentours.



Vignoble en 1958

Aujourd'hui



Rotation 20+ années

Rotation 40+ années



Rotation du parcellaire dans un temps long © Alexander Cassini

Une séquence publique durant la jachère devient donc une étape provisoire avant la replantation. Ce système est rotatif étant donné que toutes les parcelles de l'appellation ont été plantées à différents moments et appartiennent souvent à une multitude de propriétaires. Les parcelles en jachère et accessibles aujourd'hui seront replantées pendant que les ceps vieillissants d'autres parcelles seront arrachés et deviendront accessibles à leur tour, et ainsi de suite.

Cinq propositions d'espaces publics partagés ont été conçus pour des parcelles aujourd'hui en jachère sur l'appellation de Savennières. Ils empruntent un langage paysager reflétant les pratiques saisonnières viticoles successives : le labour, la plantation, l'ébourgeonnage, la vendange, et enfin la taille et le brûlage.



Réseau d'espaces partagés sur l'appellation de Savennières © Alexander Cassini

Le sommet- *Labour*

Sur une parcelle au sommet du coteau, un simple creusement révèle les couches géologiques sous ce champ. La parcelle à côté du lieu-dit les Caillardières devient un champ creusé accessible. Ces parcelles sont connues pour avoir un horizon du sol plutôt élevé. Donc en labourant plus profondément, les sables éoliens de l'époque où l'océan recouvrait la parcelle seront visibles et informeront le visiteur sur la nature du sous-sol d'où provient cette cuvée.



Le Sommet- Labour © Alexander Cassini

Le Coteau- *Plantations*

Sur une parcelle en flanc de coteau, une plantation de haies bocagères alignées orientera la vue vers le village de Savennières et offrira un passage à travers les vignes pour le promeneur reliant le haut et le bas du coteau. La replantation de vignes aux alentours est continue car l'orientation de ces parcelles est exceptionnelle et ces vignes bénéficieront de la présence de cette nouvelle haie.



Le Coteau- Plantations © Alexander Cassini

La Coulée- *Ébourgeonnage*

Une coulée est une petite vallée avec un ruisseau où le brouillard et l'humidité se forment. Des passerelles renforcent les chemins préexistants et enjambent le ruisseau pour offrir une expérience unique sur la prairie humide et l'orée de la forêt. Cette coulée est d'autant plus importante qu'elle régule l'humidité et la température du vignoble permettant une maturation parfaite du raisin. Des plantations de milieux humides sont proposées pour renforcer le caractère de cette coulée.



Implantation des passerelles en fond de coulée © Alexander Cassini

La Place- *Vendanges*

La vendange est le moment le plus important de l'année viticole. En investissant une parcelle non-plantée entre les rangs de vignes, La place devient un véritable lieu de rassemblement célébrant les vendanges et renforçant les liens sociaux entre vignerons, saisonniers et locaux. L'équivalent de la place de village mais en pleine appellation. La place peut être utilisée pour le traditionnel repas des vendanges, un événement communal, ou pour la pause des nombreux travailleurs saisonniers requis pour les vendanges manuelles. Des dalles de schiste et des plateformes sont disposés à travers La place pour marquer le lieu et offrir des assises confortables. Des

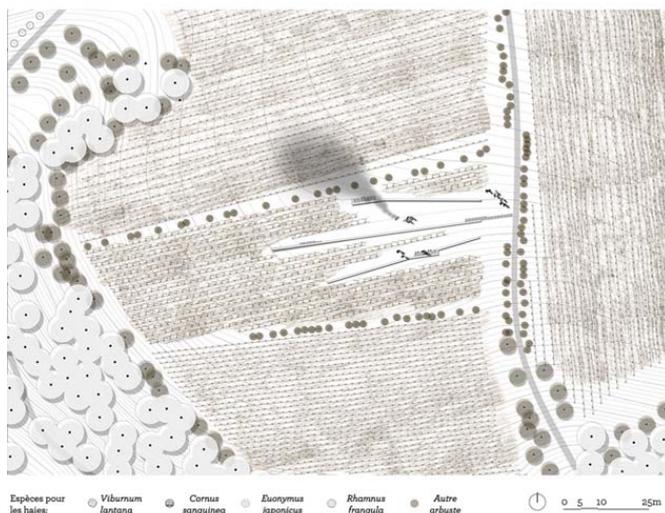
plantations colorées et saisonnières entre les rangs de vignes renforcent la visibilité de La place.



Un jour d'automne à La Place © Alexander Cassini

Les Terrasses- Taille & Brûlage

Une parcelle en pente est aplanie grâce à des petits murs de soutènements qui deviennent aussi des points de vues et des assises. Ces terrasses offrent une surface plane pour brûler les sarments de vigne. Ce brûlage permet une régénération de la matière organique du sol qui après quelques années pourra être replantée. Le promeneur peut apprécier et s'immerger dans un autre moment clé du cycle viticole.



Une matinée hivernale aux Terrasses © Alexander Cassini

Ce projet vise à affirmer le développement d'un espace viticole partagé à travers la spécificité locale afin de révéler une expression du terroir encore plus complète. Le vignoble devient un espace public complexe : un lieu d'échanges et de liens sociaux intenses entre vignerons, habitants, travailleurs, consommateurs et touristes offrant un modèle de refonte de la perception du territoire. Ce modèle conçu spécifiquement pour le terroir de Savennières peut néanmoins être imaginé dans d'autres vignobles en France et dans le monde à condition qu'il soit toujours à l'écoute des lieux et de ses forces vives.



L'AUTEUR

Alexander Cassini

Alexander Cassini est diplômé en master d'architecture de paysage de la Harvard Graduate School of Design aux Etats-Unis. Après des premières études d'urbanisme, il a toujours eu un intérêt certain pour la campagne viticole de Savennières dans laquelle il a grandi. Au travers de ses projets et recherches, il souhaite offrir des expériences uniques grâce aux outils du paysage que ce soit en milieu urbain ou rural. Il exerce actuellement dans l'agence Claude Cormier & Associés à Montréal.

Diplôme au complet: <https://issuu.com/alexander.cassini>

contact: alexandercassini@alumni.harvard.edu

BIBLIOGRAPHIE

Plans et cartographies réalisées grâce aux données de l'Institut Géographique National.

Pierre Merlin, 2009, L'Exode urbain, Les Etudes n. 5303, La Documentation Française

Jonathan NOSSITER, 2004, Mondovino

Roger DION, 1978, Le Val de Loire étude de géographie régionale, Lafitte

Roger DION, 1990, Le Paysage et la vigne : Essais de géographie historique, Payot

Yvon Le Caro, 2013, Les Loisirs en espace agricole, Presses Universitaires de Rennes

François LEGOUY, Sylvaine BOULANGER, 2015, Atlas de la vigne et du vin: Un nouveau défi de la mondialisation, Armand Colin

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Alexander Cassini, *Terroirs publics*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/terroirs-publics/>

Le paysage des transports

Le paysage des villes contemporaines a été profondément façonné par les transports motorisés : que ce soit par la présence de l'automobile et dans une moindre mesure des transports publics, par les infrastructures et leurs nombreux ouvrages ou par l'urbanisme fonctionnaliste qui en a découlé. Mais le jugement porté sur ce paysage reste très personnel car il dépend de l'opinion de chacun sur cette modernité.

Par Frédéric Héran 12 JUILLET 2017

Un flot de voitures rutilantes, une nouvelle autoroute, un pont audacieux seront perçus par les uns comme le signe d'une ville adaptée à son temps et par d'autres comme une nuisance visuelle indigne d'une ville respectueuse de la vie locale et de ses habitants. Difficile en outre de dissocier ce jugement esthétique de la perception des autres nuisances liées au transport telles que le bruit, la pollution, les accidents ou la consommation d'espace.

Les multiples atteintes des transports motorisés au paysage

L'usage de la voiture suppose la création de ce qu'on appelle un système automobile, soit des véhicules et des infrastructures certes, mais aussi des services très divers (garages, parkings, stations-services...) et un urbanisme lui-même adapté (motels, centres commerciaux, parcs d'activités...). L'usage des transports publics suppose lui aussi un système similaire, mais moins tentaculaire. Dans les deux cas, le paysage est concerné de très nombreux points de vue.

L'intrusion visuelle des infrastructures

Pour la population du territoire traversé, une route, une ligne de chemin de fer, un parking s'interposent dans le champ visuel, jusqu'à parfois barrer l'horizon quand il s'agit d'éléments massifs comme un remblai, un mur de soutènement, un ouvrage (pont, viaduc, échangeur...), un mur antibruit ou un parking en élévation. Le degré d'intrusion dépend bien sûr de jugements subjectifs, mais aussi d'éléments plus objectifs tels que la taille de l'ouvrage, sa distance vis-à-vis de l'observateur et sa position par rapport au regard. Les arches métalliques et les stations du métro aérien parisien font partie du patrimoine, mais les riverains s'en plaignent.

Le défilé continu des voitures

Avec l'essor du trafic, les plans de circulation des années 1960-1970 ont adapté progressivement la ville à l'automobile, en appliquant des principes issus de la mécanique des fluides. Pour réduire la congestion, les ingénieurs ont élargi la chaussée roulante au détriment des trottoirs et du stationnement latéral, et multiplié les artères à sens unique en dotant les carrefours de feux synchronisés, voire de passages dénivelés. Une circulation intense et rapide a peu à peu chassé les usagers vulnérables et la vie locale. Les enfants ont déserté la rue, les cyclistes ont quasiment disparu, les étals

des commerçants et les terrasses de café se sont raréfiés... Le paysage de la rue s'est fortement appauvri, remplacé par un défilement permanent de véhicules qui sollicite sans cesse le regard.

La présence massive de véhicules en stationnement

Les voitures stationnées le long des trottoirs, sur les places ou dans des parkings saturent l'espace visuel des riverains et des passants et barre de frises métalliques les rez-de-chaussée. Difficile de prendre une photo d'un bâtiment historique sans la présence de voitures au premier plan. Deux immenses parkings (2,7 ha) occupent ainsi le parvis du château de Versailles. Résultat, hormis dans les aires piétonnes, les véhicules motorisés occupent couramment les deux tiers de l'espace de voirie en centre-ville et plus de 80 % en périphérie.

Une signalisation routière omniprésente

La prolifération de panneaux du code de la route, de feux tricolores à de nombreux carrefours et de poteaux indicateurs pour chaque type d'usagers sature l'espace de signes et crée de véritables « sapin de Noël » à tous les coins de rue. Sur certaines grandes artères, des portiques signalent les directions. Des bandes blanches et autres symboles barriolent la chaussée. Toute cette signalisation découle de la vitesse excessive des véhicules et de la ségrégation des trafics qui en résulte.



Armoire à feux pour la gestion d'un carrefour. Paris, dans l'axe de la Conciergerie. Forêt de feux au carrefour de l'avenue de Wagram à Paris. © Frédéric Héran.

Les bâtiments dégradés par la pollution atmosphérique

Les poussières émises par les moteurs diesel, mais aussi par

l'usure des pneus et des plaquettes de frein, sont sans cesse remuées par les véhicules en mouvement et contribuent à dégrader fortement les bâtiments. Dans les centres pollués, la fréquence de ravalement est deux à trois fois plus élevée qu'en grande périphérie. Les bâtiments historiques particulièrement fragiles, comme les cathédrales, sont en perpétuelle réfection.

L'utilisation des véhicules comme support publicitaire

Ce nouveau type d'affichage est en plein développement. Tous les véhicules peuvent servir de support : taxis, voitures de location, véhicules de livraison, bus, trams, trains et même vélos... Ainsi, depuis 2000, des bus entièrement pelliculés sillonnent certaines métropoles. Des compagnies de taxis exploitent systématiquement ce filon. Des rickshaws couverts de publicité promènent les touristes...

La pollution visuelle par l'affichage et les enseignes aux abords des infrastructures

Les abords des voiries très fréquentées sont des lieux recherchés par les publicitaires. Les panneaux fleurissent tout particulièrement aux entrées de ville à l'approche des grands centres commerciaux eux-mêmes bardés d'enseignes. Mais les véhicules roulent vite et les annonceurs sont nombreux, d'où une surenchère publicitaire à coup de caractères gigantesques, de couleurs agressives et d'images simplistes, utilisant tous les effets et tous les supports : panneaux, enseignes, mâts, drapeaux, murs, toits... Il y a encore quelques années, l'agglomération de Montauban (60 000 habitants) comptait à elle seule environ 400 panneaux 4 x 3 m.



Panneaux publicitaires à l'entrée de la ville de Montauban en venant d'Auch. Crédit photo : <http://bap.propagande.org/> avec leur aimable autorisation.

L'urbanisation anarchique en périphérie

Depuis 50 ans, le paysage des entrées de ville ne cesse de se dégrader. Les grandes surfaces commerciales et les zones d'activités cherchent à se localiser à proximité des pénétrantes et roclades pour profiter de l'accessibilité et de l'effet de vitrine qu'offrent ces grands axes de circulation. Une urbanisation anarchique s'est développée le long de ces voies, avec alternance de vastes hangars vaguement décorés, dotés d'immenses parkings en façade, et de délaissés ou terrains encore vierges. Si certains défendent cette « ville émergente » en n'hésitant pas à faire l'apologie des périphéries déstructurées et encombrées de trafic à l'opposé des règles classiques de l'esthétique et de la composition urbaine, la plupart déplorent ce « désordre visuel » associant des constructions hétéroclites, constituées de volumes disparates en matériaux grossiers, sans souci d'unité architecturale, à une trame viaire peu lisible se limitant à quelques impasses débouchant directement sur la grande voirie.

La transition écomobile à la rescousse

Les années de croissance d'après-guerre ont été accompagnées par un envahissement automobile des villes très rapide (une hausse moyenne de 10 % par an du parc automobile). Face au cortège de nuisances qui en découle (bruit, pollution, accidents, congestion, consommation d'espace...) et dont la dégradation des paysages fait partie, les populations se révoltent et commencent à réclamer dès les années 1960 un endiguement du trafic automobile. Ce sont logiquement les pays les plus anciennement urbanisés qui sont à la pointe de la contestation : les Pays-Bas et l'Italie du Nord où la contestation culmine dans les années 1970, puis l'Allemagne surtout dans les années 1980, et la France plus tardivement. Des politiques de modération de la circulation automobile sont peu à peu mises en place au profit des modes alternatifs, en commençant par le centre des grandes villes où la situation est la plus critique. Depuis lors, le mouvement s'étend lentement à la périphérie des grandes villes, aux villes moyennes et aux villes ouvrières. Le mode de déplacement qui en profite le plus et de loin est toujours le vélo, car c'est le mode le plus exposé au danger du trafic automobile. Alors qu'il avait pratiquement disparu dans de nombreuses villes, il revient à un rythme soutenu de 5 à 15 % par an selon les villes, soit un doublement de la part modale tous les 15 à 5 ans.

Une reconquête des espaces publics

Dans les quartiers libérés des voitures, le paysage urbain est profondément transformé. Le stationnement et le trafic automobiles régressent. La France pourrait même à terme interdire tout stationnement dans la rue, comme c'était encore le cas il y a moins d'un siècle (le Japon a su conserver cette interdiction). Ces dernières années, de nombreux parkings ou des voiries surdimensionnées ont fait place à des promenades le long des berges (à Paris, Lyon, Bordeaux...), à un parc urbain (à Lille ou Grenoble), à des opérations immobilières (à Strasbourg...). De nouveaux espaces publics ont été créés, plus confortables, plus arborés, au profit des modes actifs et de multiples fonctions urbaines : commerciales, de séjour ou de loisir. Des bancs, des fontaines, des terrasses de restaurant, des étals de commerçants, des jeux pour enfants ou des squares, des œuvres artistiques favorisent l'urbanité, la coprésence, les rencontres. La façade des bâtiments historiques n'est plus tronquée à leur base. Les commerces de proximité sont plus visibles. La ville apparaît à nouveau habitée par des gens et non plus accaparée par des véhicules.

Une signalisation routière en régression

Les panneaux sont devenus si nombreux qu'ils ne sont plus vraiment lus. Les villes commencent désormais à réduire leur nombre. Dans les zones calmées, les usagers de la rue négocient eux-mêmes les conflits à petite vitesse : les carrefours à feux sont remplacés par de simples priorités à droite ou par des mini-giratoires qui ne nécessitent aucune signalisation. Les portiques très routiers sont remplacés par des panneaux plus discrets. Certaines villes vont jusqu'à supprimer tous les panneaux dans l'hypercentre, en laissant à chacun le soin de s'orienter – ou de se perdre – à sa guise.

Une remise en cause des grandes infrastructures

Dans les pays développés et notamment en France, l'insertion des infrastructures de transport dans le paysage par des aménagements coûteux (couverture, remblais arborés...) n'est plus la seule solution envisagée. Beaucoup d'infrastructures vieillissantes ne sont plus forcément restaurées à l'identique ou agrandies. Les autoroutes et voies rapides transformées en boulevards urbains se multiplient (voir le tableau 1). La réduction du nombre de files de circulation des grandes artères devient courante (voir le tableau 2). La suppression de toboggans ou de mini-tunnels aux carrefours est fréquente. L'intrusion visuelle des ouvrages est ainsi fortement réduite, à un coût raisonnable. Mais de nombreux projets de rocade autoroutières continuent d'avancer, malgré les oppositions.

Des parkings paysagers

De nombreuses communes exigent depuis peu la création de parkings paysagers, dotés d'arbres et de sols enherbés, améliorant au passage la perméabilité du sol et le confort des usagers. Avec la loi ALUR (loi pour l'accès au logement et un urbanisme rénové) du 24 mars 2014, une nouvelle disposition entrée en vigueur le 1^{er} janvier 2016 oblige les nouvelles surfaces commerciales à réduire l'emprise au sol du stationnement au 3/4 de la surface du bâti. La contrainte est moindre si des aménagements paysagers en pleine terre sont réalisés.



Un exemple de parking paysager. © Frédéric Héran.

Une meilleure maîtrise de l'affichage ?

En périphérie des villes françaises, le reflux des panneaux publicitaires a commencé. Il faut dire que la situation était devenue contre-productive : impossible pour un automobiliste de lire tous les panneaux. La loi du 10 juillet 2010 portant engagement national pour l'environnement (loi Grenelle 2) et le décret d'application entré en vigueur le 1^{er} juillet 2012 ont remis un peu d'ordre dans ce chaos. L'objectif n'est pas de supprimer l'affichage extérieur mais de mieux l'intégrer aux paysages, pour ne pas nuire au développement économique des territoires. La publicité est devenue interdite hors agglomération (sauf dans les emprises des gares et aéroports) et admise en agglomération où elle doit toutefois répondre à des normes en matière d'emplacement, de densité, de surface, de hauteur, d'entretien et, pour la publicité lumineuse, d'économies d'énergie et de prévention des nuisances lumineuses. Les communes ou les intercommunalités établis-

sent parfois un règlement local de publicité adapté aux spécificités locales. Mais sur le terrain, la situation est encore loin d'être conforme à ces nouvelles règles, faute de contrôles suffisants.

Mais une situation qui s'aggrave dans les gares et aéroports

Sous la pression des afficheurs et des transporteurs intéressés (SNCF, RATP...), cette même loi Grenelle 2 autorise désormais la publicité dans les emprises des gares et des aéroports. Depuis lors, les écrans lumineux et animés se multiplient dans ces lieux très fréquentés. L'attention du voyageur est aujourd'hui si sollicitée qu'il a du mal à trouver les informations utiles à son voyage. Ainsi, dans le monument historique rénové à grands frais qu'est la Gare du Nord, la SNCF a accepté l'installation ces dernières années de centaines d'écrans à leds, dont un immense écran entre les voies grandes lignes et banlieue ; des écrans surplombent même l'entrée des escaliers vers le métro éblouissant le voyageur qui cherche à y descendre. La France reste et de loin le pays qui consacre le plus de moyens à l'affichage publicitaire. L'entreprise française JCDecaux est d'ailleurs le leader mondial du secteur.

La requalification des entrées de ville et des centres commerciaux

En entrée de ville, les intercommunalités les plus riches mènent des projets de requalification des zones commerciales et de leurs abords. Quelques opérations emblématiques sont désormais mises en avant (Chambray-lès-Tours, Cahors, Mundolsheim...). Mais l'effort à réaliser est immense : on compte en France environ 1 150 entrées de ville et 1 800 hypermarchés (la France étant le pays au monde qui compte le plus grand nombre d'hypermarchés par habitant).

En conclusion, le paysage urbain, notamment en périphérie, reste profondément marqué par les transports motorisés, particulièrement l'automobile, et tout ce qu'ils impliquent. Après des décennies de dégradation continue, la situation tend enfin à s'inverser avec la transition écomobile. Mais bien des aspects restent préoccupants ou s'aggravent encore.

Tableau 1. Quelques requalifications d'autoroutes en voies urbaines en France

Autoroute	Lieu	km	Transformation	Date*
A801	Nantes sud	2,3	2x2 voies → bd 2x1 voie + bandes cyclables	2006
A811	Nantes est	3,3	2x2 voies → bd 2x1 voie + BHNS + BC	2008
A7	Marseille centre	0,8	2x2 en viaduc → bd + logements + parc	2010
A43	Lyon est	0,5	2x2 voies → av. Mermoz + pistes cyclables	2010
A2-centre	Valenciennes	1,7	2x2 voies → av. Pompidou + pistes cyclables	2012
A186	Montreuil	2	2x2 voies → avenue 2x1 voie + tram + BC	2019
A11	Angers centre	3	2x2 voies → bd avec terre-plein planté	2019
A4	Reims centre	2,5	2x2 voies → bd 2x2 voies + couloir verte	?
A6-A7	Lyon	8,5	2x3 voies → bd 2x2 voies + couloir de bus	?

*Date d'inauguration de la transformation.

Quelques requalifications de grandes voiries en France

Voirie	Lieu	km	Transformation	Année
Cours 50-Otages	Nantes centre	0,8	9 voies → 2 voies + 1 couloir de bus + tram	1994
Bd Clichy, Rochechouard, Jaurès, Magenta, Barbès	Paris	6,3	2x2 voies → 2 voies + couloirs de bus + pistes cyclables	2005-2010
Bd Lebas	Lille centre	0,9	11 voies → bd 2x2 voies + parc de 3 ha	2006
Bd circulaire	La Défense nord	1,7	trottoirs, pistes cyclables, carrefours à niveau	2008
Av. Verdun	Grenoble		échangeur supprimé → parc Mistral étendu	2008
Quai rive gauche	Bordeaux centre	4,5	2x5 voies → bd 2x2 + tram + promenade	2009
Voies sur berge	Paris centre	1	rive droite → bd avec 5 feux + promenade	2012
		2,3	rive gauche → promenade piétonne	
Bd circulaire	La Défense sud	1,7	trottoirs, pistes cyclables, carrefours à niveau	2015
Voie Pompidou	Paris centre	3,3	2x2 voies → promenade piétonne	2016
Rue Garibaldi	Lyon centre	2,6	3 voies en trémies → à niveau + couloir bus	2016



L'AUTEUR

Frédéric Héran

Frédéric Héran est économiste et urbaniste à l'université de Lille. Il travaille notamment sur la question des déplacements urbains et a publié *Le retour de la bicyclette, Une histoire des déplacements urbains en Europe, de 1817 à 2050* aux Editions La découverte.

<http://heran.univ-lille1.fr>

frederic.heran@univ-lille1.fr

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Frédéric Héran, *Le paysage des transports*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/le-paysage-des-transport>

/

Michel Pena, Paysagiste

Dans le cadre de la sortie de l'ouvrage "Jouer, Jouir du paysage" de Michel Pena, Davide Costelli, paysagiste et architecte s'entretient avec l'auteur et revient sur sa démarche et son travail

Par Davide Costelli 12 JUILLET 2017

Davide Costelli : Je ne m'attarderai pas sur votre biographie, qu'un article paru sur D'à en 2003 et écrit par Françoise Arnold retrace déjà clairement. Néanmoins, il est toujours intéressant de mettre l'accent sur les raisons qui, dans votre parcours, vous ont fait arriver au paysage. Si l'on suit l'article d'Arnold, après des études en architecture, la critique de l'utilitarisme vous ouvre la fenêtre du sensible : le sentiment qui dépasse la pure raison. C'est le paysage que vous avez vu en ouvrant cette fenêtre. « C'est en regardant l'horizon que l'on saisit sans doute au mieux ce qu'est le paysage », écrivez-vous. Quel est votre constat aujourd'hui concernant la pensée utilitariste ? Trouvez-vous que la pratique du paysage a le pouvoir d'équilibrer la demande utile ?

Michel Péna : La remise en question de ma formation en architecture n'était pas forcément causée par la pensée utilitariste ou fonctionnaliste de ces années. Ce qui m'a poussé au changement, c'était plutôt un besoin d'être dehors. Les écoles de paysage n'existaient pas quand j'étudiais l'architecture, elles ont été créées quand je suis parti faire le tour de France à pied en 1976. C'est à cette occasion que j'ai véritablement découvert le bonheur du paysage et que j'ai voulu intégrer l'école de Versailles. Je voyais, à ce moment-là, la possibilité de pouvoir associer mon amour pour la nature et mon amour pour l'art dans un métier. C'était ma première ouverture au concept strict d'utilité.

Pour revenir à la question, est-ce que le paysage est contraint ou limité par des questions utilitaires ? Le problème concerne la manière d'aborder la dimension esthétique du travail, alors que, quand nous voulons créer des lieux de bonheur, tout est basé sur ça. Quand on approche des questions d'esthétique, elles se réduisent souvent à l'idée du décoratif, à du « joli » ou à du « faire beau ». Affirmer l'esthétique et la poétique dans un projet, en tant que valeurs utiles, ce n'est pas une position facile à tenir, mais c'est essentiel de l'assumer contre la dictature de la quantité.

Néanmoins, aménager un espace concerne bien des questions utilitaires de composition, de fonction et de programme mais c'est à nous de savoir les transformer en exigences de qualité. Produire de la qualité peut aussi faire un projet qui marche et qui fonctionne bien, je ne dis pas le contraire, mais nous sommes toujours à la recherche d'une plus-value pour s'inscrire dans la logique du lieu, et pour aller plus loin

de la simple demande pratique. C'est aussi une position qui m'a fait perdre beaucoup de concours, mais c'est un risque qu'il faut assumer. La matérialité se comprend vite, mais la manière dont comment ces espaces sont perçus, la volonté d'y rajouter une dimension culturelle, de lire le lieu et de l'exalter pour qu'il puisse donner une vraie jouissance, sont les enjeux du projet. Il s'agit d'une lecture supplémentaire qui ne se contente pas que de matérialité.

Si aujourd'hui il y a un nouvel enjeu récupéré par l'utilitarisme, c'est bien le développement durable. Ils nous demandent de faire des noues, des bassins d'orage ou des prairies pour justifier un fonctionnement. C'est un alibi ! L'avantage c'est qu'ils nous ont fourni des moyens de faire croire qu'on sert à quelque chose (rires). Quand ils nous annoncent que planter des arbres sert à réduire le bilan carbone, c'est faux, et la science nous l'a démontré. Cependant, l'arbre est un élément fondamental pour une dimension psychologique et culturelle. Il faut savoir dépasser les quantités parce qu'il y a toujours une demande de qualité implicite. C'est, dans un certain sens, une demande inavouable dans la pratique. Trouver dans l'un des points d'un programme « faites-moi jouir », c'est difficilement imaginable ! Par contre c'est l'implicite et il faut savoir le faire.

D.C. : Mais passons à votre livre. J'ai trouvé le titre assez explicite concernant votre sensibilité au paysage, deux verbes avec la même racine étymologique, pour encadrer votre passion et votre profession. Ce n'est pas pour autant un récit introspectif de votre ressenti, mais un parcours que vous avez mené pour comprendre ce sentiment et ses origines, celui du paysage comme « affaire de tous et toutes ». La jouissance est le moteur qui pose les questions du « pourquoi » le paysage existe et pourquoi il est si important, tandis que jouer soulève les questions du « comment » le paysage fonctionne et comment en respecter ses règles. Quel besoin vous a poussé à publier, aujourd'hui, cet ouvrage et non pas une monographie de vos projets ?

M.P. : ... Et le transformer aussi [le paysage] ! Ce n'est pas qu'une question de savoir comment il fonctionne et comment en respecter ses règles... c'est la question du projet que j'aborde dans le livre.

D'abord, c'est une question de support. Je voulais produire de la « forme papier » qui me donne beaucoup de jouissance

en tant qu'objet. Ensuite je ne voulais pas faire un beau livre sophistiqué, mais un livre pratique qu'on puisse glisser dans la poche et lire en voyage. Je l'annonce clairement avant même l'introduction quand je dédie ce livre « à celui qui a froid et qui, dans le bois humide, veut s'allumer un feu. Que les feuilles de ce livre puissent l'aider à obtenir les difficiles premières flammes ».

Ensuite, c'était un moyen de mettre en forme et en ordre les nombreuses notes de mes carnets, et de les transmettre. Je donne beaucoup d'importance à la transmission autour du paysage, de sa pensée et du travail pratique aussi en dehors des écoles. C'est la raison qui est à la base du cycle de conférences « les expériences du paysage », que j'ai lancé à travers la FFP (fédération française du paysage). La transmission c'est le seul moyen de clarifier la position intellectuelle et philosophique du paysagiste dans une période où le mot « paysage » est utilisé par des nombreux domaines et de manière très différente. Je revendique cette posture intellectuelle pour éviter que le paysagiste soit celui qui « met du vert » et qu'il soit confondu d'un côté avec les urbanistes et de l'autre côté avec les jardiniers. Si nous n'arrivons pas à théoriser notre métier, nous risquons sa disparition à jamais. C'était déjà le constat à l'époque de ma présidence à la FFP entre 2009 et 2011. Je voyais déjà se perdre une partie du socle théorique développé entre les années 1980-1990 entre pensée sociologique, philosophique et écologique, qui ne trouvait plus d'application directe dans la pratique du métier. Je me réfère à Augustin Berque, Alain Roger, Pierre Donadieu, Jean-Pierre Le Dantec, Bernard Lassus et bien d'autres. Les paysagistes travaillent avec de la matière vivante, plantes et animaux, mais aussi avec la culture, les hommes et les populations, ces champs théoriques sont nécessaires pour développer une pensée du sensible et une propre réflexion culturelle quand on aborde un terrain.

Quand j'ai intégré l'école de Versailles en 1983, j'ai eu la chance d'avoir trois professeurs du calibre de Gilles Clément, de Michel Corajoud et de Bernard Lassus qui m'ont appris trois visions tout à fait riches et différentes des manières d'appréhender le paysage. Ce sont ces trois visions qui ont alimenté mes réflexions actuelles : des questions sur la nature et l'écologie, « que ce que c'est » et « à quoi ça sert » (Clément), sur la ville et la place du paysage urbain (Corajoud), et sur la pensée esthétique culturelle qui dépasse le sens de l'objet (Lassus). Ainsi, par relectures et interprétations successives, j'ai voulu en faire une synthèse en m'appuyant sur ces trois raisonnements et en les faisant évoluer selon les thèmes d'actualité. J'introduis la question environnementale, si chargée aujourd'hui, pour en faire une lecture par la biais de la culture.

C'est à partir de cette relecture que je développe une théorie de la phénoménologie liée à la culture. Pour comprendre comment l'environnement nous impacte, filtré par le monde culturel : mesurer le paysage, c'est aussi s'y mesurer.



Parc Vert-de-Maisons, Maisons-Alfort _ (La levée de terre provenant des déblais de la pelouse protège le parc des bruits des voies SNCF tout en laissant voir les trains passer) – source « jouer, jouir du paysage »

D.C. : Justement, vous utilisez les projets de l'agence en guise de parenthèses pour s'arrêter dans le concret et comprendre mieux un point. Le livre est composé par des questions profondes sur la pensée paysagère comme le rapport à la nature et au naturel, le symbolique, l'artificiel, qui se fondent aux projets réels, aux textes lyriques et poétiques et aux photographies évocatrices. Comment procédez-vous à cet échange entre théorie et pratique ? Les projets sont-ils plutôt la cause ou le résultat des réflexions ?

M.P. : Les échanges entre théorie et pratique ne peuvent pas être unidirectionnels. Il est toujours question d'un croisement des deux. Rarement je théorise à ce point sur un projet et ça m'arrive aussi de me rendre compte avec la pratique, qu'une certaine chose fonctionne d'une certaine façon, et cette découverte alimente mon cadre théorique. Il y a, bien entendu, toute une manière d'aborder un projet pour mettre en place des systèmes perceptifs et de résultats sensibles que, à l'instar d'un scénographe ou d'un scénariste, je sais théoriser et appliquer. Positionner un miroir d'eau selon le type de reflet qu'on pourrait avoir, ou orienter correctement les espaces pour créer des effets de lumière, ça, c'est de la phénoménologie. J'ai dédié un chapitre entier à la phénoménologie du paysage, à une science des phénomènes perceptifs, qui décrit les manières d'appréhender et de transformer un paysage selon une théorie de la composition et de la perception capable de toucher le cadre sensible.

Comprendre le sensible me fascine. C'est dans cette optique que je décris le célèbre horizon, qui structure le regard du lointain mais qui en réalité, n'existe pas vraiment. L'horizon, concept si cher au paysage, n'est qu'une construction purement mentale, une interprétation sensible d'un phénomène optique. Même le savoir scientifique le plus répandu n'arrive pas à changer l'impression du soleil qui « bouge » dans le ciel et qui « descend » vers l'horizon, pour nous restituer les couleurs rouges-orangées du coucher. Cet exemple est une démonstration assez parlante de ce qui est le sensible.

Mon travail consiste à fabriquer des paysages positifs, c'est-à-dire des paysages qui « font du bien », et c'est par la théorie que j'essaie de comprendre ce que c'est se « faire du bien », et pas juste comment nous pouvons le faire.

Théoriser c'est aussi, je le répète, la façon de faire exister ce métier par l'assise d'une pensée forte qui permet de créer

une identité durable. C'est important de savoir déterminer que le milieu physique est une chose, que l'environnement en est une autre, que l'espace concret, le symbolisme, l'écologie, ne sont pas des concepts finis dont on ne retient que leur définition, mais des notions qui évoluent avec le temps et les changements. Le paysage correspond au moment où une population perçoit son environnement et où elle l'interprète en tant que paysage. Rien que pour comprendre le moment et le sujet, il est nécessaire de passer par la théorie.

D.C. : Que ce que c'est le paysage ? C'est cette question, au fond, que vous n'arrêtez pas de poser à vous-même, et au lecteur, pendant tout l'ouvrage. Certes, vous réglez la définition du terme en introduction en citant le Petit Robert « le paysage est la partie d'un pays que la nature présente à un observateur ». La raison de cela est vite expliquée par ce qui suit : « cette définition présente une ouverture, sinon une approximation qui me laisse bien des libertés ». Cependant, comme vous le décrivez au long des chapitres, le mot paysage a pris aujourd'hui de multiples définitions dérivant d'autant de domaines : de la politique territoriale à l'environnement, du tourisme aux médias en passant par l'architecture et l'urbanisme. Selon votre expérience, il y a-t-il une bonne compréhension du paysage dans ces divers domaines, ou est-ce que l'on perd certains aspects importants ?

M.P. : Ce que cache le mot paysage souffre d'une lecture superficielle et souvent d'une simplification qui nie son sens. On peut entendre parler du paysage quand on rajoute des bacs fleuris sur un balcon. Il y a, dans cette approche matérielle et décorative, une forte dévalorisation d'une bien plus large vision. Une autre confusion naît aussi dans un souci de spécialisation. Considérer, par exemple, le paysagiste comme l'expert de l'espace public, réduit encore une fois ce savoir à une expertise, chose qui ne permet pas de reconnaître une pensée bien plus diversifiée.

Il y a des domaines, pour autant, qui ont une vision intéressante du paysage. Les géographes, par exemple, utilisent le paysage d'une façon très particulière et ils sont à la limite plus proches de notre vision. Il suffit de penser à l'ouvrage de Yves Lacoste « à quoi sert le paysage ». Quand nous l'avons invité à l'école, il a présenté une vision provocatrice qui ne prenait ouvertement pas en compte une vision culturelle ou esthétique du territoire, mais strictement matérialiste, quantitative et quantifiable. Pour autant il partait bien de la définition que j'ai moi-même reprise, celle du Petit Robert, qui met en relation le site et la perception que l'on en fait. Ce type d'échange est au fond riche et fertile parce qu'il se base sur le même socle de réflexion, tout en déplaçant la manière de le considérer et de l'analyser.

On peut effectivement objectiver le terme paysage par tant de réalités différentes, et il peut aussi être utilisé à tort et à raison au même titre que « environnement » et « nature ». C'est, dans un certain sens, la force d'un domaine si vaste et complexe.

C'est d'ailleurs intéressant de constater que le paysage intro-

duit l'idée de nature, parce qu'on est face à un pays qui se compose de cette mixité de lieux construits et de lieux non construits. Pour autant, dans la théorie de Bernard Lassus, le paysage se dissocie complètement du concept de nature, parce qu'il le considère comme un ensemble d'objets mis en relation par notre intellect, par notre culture.

D.C. : En vous lisant j'ai remarqué que la division en chapitres était plus une formalité qu'un vrai développement point par point. Dans tout l'ouvrage, par contre, quatre thématiques majeures n'arrêtent pas de se croiser pour mieux comprendre que ce qu'est un paysage : Expérience / perception / usage, Nature / culture, Symbolique / mythe et Ville / urbanité / campagne.

> Expérience / perception / usage

Il est clair que le paysage est un phénomène de perception, c'est une construction culturelle qui se mélange à des sensations d'appartenance. Vous ouvrez le premier chapitre en insistant sur le fait que le paysage est une histoire d'expérience et non d'observation. Qu'entendez-vous comme expérience du paysage et quelle importance lui donnez-vous ?

M.P. : En effet, l'expérience, est très variable : elle peut être très approfondie ou très limitée. Si nous prenons l'exemple du touriste lambda en face de la grande pyramide de Gizeh en Egypte, sa contribution à sa propre vision passera par la photographie qu'il déclenche. Il n'empêche pour autant qu'il va en Égypte pour valider sa vision, une vision qu'il a quand même en lui, et qu'il fixera sur sa photographie.

Pour moi la question de l'expérience commence avec l'enjeu du dehors et du dedans. Sortir, aller dehors, conquérir l'espace extérieur, je le considère déjà comme une expérience. Aujourd'hui nous passons 80% de notre temps enfermés dans un monde totalement artificialisé, ce qui est quand même récent, et j'estime sincèrement que l'effet de sortir produit un acte qui est déjà considéré comme partir à l'aventure. Cette artificialisation du monde qui nous entoure est soutenue par toute la production humaine d'objets et de services qui fonctionnent comme un cadre tranquilisant. Sortir dehors, c'est accepter l'expérience de l'inconnu et des possibilités que le monde nous offre. C'est au fond, sortir pour se retrouver sous le ciel.



Dormir dehors : B.A. BA du rêve de « l'externaute ». Département 93 – source « jouer, jouer

D.C. : L'expérience que vous décrivez dans vos textes, et ce dès l'introduction, prévoit un sujet actif qui ne se limite pas à observer, mais qui crée de nouvelles relations. Ce sujet, omniprésent, c'est le sujet percevant. Pourtant, vous ne dédiez qu'un seul paragraphe explicite au public que vous qualifiez de « partie prenante du paysage » [139]. Le public devient donc acteur du paysage, parce qu'il y vit, mais aussi parce qu'il est le sujet percevant. Que pensez-vous de l'expérience par l'action, c'est à dire de la participation active de l'utilisateur qui devient acteur, créateur et même gestionnaire de son propre paysage ? En tant que paysagiste concepteur, trouvez-vous cette possibilité importante ?

M.P. : En effet, je parle très peu du public dans le livre. J'ai choisi de ne pas évoquer la méthodologie de la réalisation et de la transformation. Je voulais d'abord régler mes comptes avec ma relation au paysage, afin d'en faire profiter des étudiants en leur montrant ce que je pouvais en tirer comme conclusions ou pistes de recherche.

Dans ce livre, je ne note pas ces possibles modalités de transformation physique. Il s'agit de modalités qui sont des outils de la transformation et qui mériteraient un livre à part entière : participation, public, agriculture, sont une force de transformation. On pourrait dire de même pour un arbre : Quand on sème la graine, elle possède déjà une force propre de transformation qui prendra sa direction et son autonomie. Le travail participatif aide à réaliser et à prendre la direction plus juste à partir d'un partage du regard, c'est une espèce d'empathie qu'il faut avoir. Quand un paysagiste arrive sur un site et pense à un projet pour des gens, il a forcément besoin de partager ce regard pour mieux comprendre la direction à prendre. C'est un échange passionnant.

La participation est une question que j'intègre dans des candidatures, où je fais groupement avec des agences spécialisées. Il s'agit, encore une fois, de méthodologies de transformations qui peuvent être diverses, de l'intention d'une entreprise à la participation des usagers.

Ce qu'on appelle l'appropriation des lieux publics, nous l'avons traitée dans l'intervention directe qui nous avons menée dans le 13ème arrondissement avec la création de certains jardins partagés avec Paris Habitat. À part cela, c'est aussi vrai que la plupart des nos commandes n'intègre pas ces questions. Il y a un autre exemple qui s'est passé ici, dans le quartier de l'agence. Nous avons invité à l'agence les habitants du quartier pour discuter de la transformation de certains espaces environnants. Dans ce cas, c'était un échange d'idées qui ne touchait pas la réalisation directe, physique. Pour la réalisation, nous avons fait appel, classiquement, à une entreprise.

Concernant la participation par l'action, j'avais créé, au tout début de mon parcours, l'association « PAYSAGIR » avec Caroline Mollie. Au sein de cette association, nous avons invité des étudiants de différentes écoles d'Europe, pour venir travailler physiquement sur le terrain en même temps, pour mix-

er l'action physique à la pensée symbolique. Dans cette expérience, nous avons compris qu'il y a toujours une interprétation et une représentation du monde avant d'agir, mais aussi que l'action est par elle-même une interprétation.

D.C. :

> Nature / culture

Concernant la pensée paysagère, vous dites que : « [elle] se différencie de la pensée architecturale en ce que, bien qu'elle cherche elle aussi à créer des systèmes sensibles, elle consiste à fabriquer des relations entre des éléments hétérogènes à partir du vide et du temps ». Et vous rajoutez à la suite : « Plus que vers la technologie, l'art du paysage se tourne vers la science, celle-ci renvoyant à la connaissance, à l'observation et à la fascination du monde tel qu'il est » [103]. De la même façon, la pensée écologique se base sur une science qui explicite les relations complexes du monde, en se basant sur la systémique comme outil de compréhension et non comme solution. Est-ce par cette vision systémique partagée, selon vous, que le paysage se rapproche plus que d'autres disciplines du projet, de la pensée écologique ? Et quel rapport a votre expérience pratique avec la technique ?

M.P. : Je considère que les questions environnementales sont trop dissociées des questions culturelles et que les paysagistes sont en plein dans ce débat. Nous sommes tous concernés par les questions environnementales et nous savons aussi que notre regard et notre culture conditionnent l'appréhension que nous avons sur ce qui nous entoure. C'est exactement cette articulation qui fait émerger le paysage.

Globalement, la science inscrit son champ d'étude autour de la nature et sur les phénomènes dits naturels. Il s'agit d'une exploration qui ouvre plus de problèmes qu'elle ne fournit de solutions. C'est une exploration du monde dans la profondeur, toujours projetée vers les coins d'ombre, tandis que la technique propose en effet des solutions matérielles immédiates qui sont plutôt pour moi un gage de contraintes que de libertés.

En tant que paysagiste, je ne fais aucune célébration de la technique, bien que je ne nie pas le degré de son importance. C'est notamment sur des projets qui sont par leur « nature » techniques, un projet sur dalle par exemple, qu'une conception par et avec la technique est utile dans la recherche du résultat voulu et dans sa mise en forme. Quand je dois fournir des solutions immédiates, je cherche à utiliser la technique aussi pour son côté esthétique.

D.C. :

> Symbolique / mythe

Il n'y a pas de paysage sans symbole, c'est une des phrases que l'on retient après la lecture du livre. Vous expliquez bien comment le degré symbolique passe par un certain regard culturel et par une série de valeurs intrinsèques. Ainsi vous faites le pont entre deux cultures différentes, en par-

lant d'une esthétique qui oppose la valeur de la complexité au Japon à la valeur de simplicité en occident. Ce n'est pas qu'une opposition de points de vue, mais aussi une analyse du bon et du mauvais. S'il est vrai que certaines dérives symboliques ne donnent rien de bon, argent / pouvoir, bien-être / protection, sécurité / règles. Quelles sont, à votre avis, les bonnes valeurs symboliques vivantes aujourd'hui dans nos cultures en occident ?

M.P. : D'abord je changerai le terme complexité avec complication. De fait c'est la voie de la complication qui mène, dans les cultures orientales, à la vérité, chose inconcevable pour la plupart d'entre nous. La complexité est quelque chose que nous concevons aussi, chaque projet doit aborder une complexité, de programmes, de normes, de techniques, mais plutôt que magnifier l'ensemble, nous cherchons à simplifier le résultat, qui finit souvent par s'aplatir. Notre culture possède un fort attrait pour la simplification, en tant que symbole d'ordre.

Quand un symbole fonctionne, c'est qu'on ne le perçoit pas comme tel mais comme l'élément symbolisé. Le symbole est un langage du mythe dans notre culture et je pense qu'aujourd'hui l'idée de nature est capable d'incarner ce mythe. On voit bien que la nature n'est pas objectivable, c'est un concept qui peut incarner tout et son contraire. C'est pour cette raison que je prends l'exemple de l'artefact. Si l'homme est nature, et que comme un animal il produit de la nature, alors un avion de chasse équipé d'une bombe H, c'est aussi de la nature. Assertion difficilement tenable. À l'inverse, on peut aussi affirmer qu'il n'y a plus de nature parce que l'homme a mis la main partout et qu'il a tout impacté ou transformé. Pour cette raison, le concept de nature pour moi est un concept mythique, presque mythologique.



La plante et la femme, douceur et parfums. Nymphée sur Isola Bella – source « jouer, jour du paysage »

Pour revenir aux trois filons théoriques qui m'ont formé, Gilles Clément est celui qui est le plus allé dans cette direction. Il construit le mythe qui trouve un rapport avec l'homme en passant par la connaissance du génie végétale, tandis que Corajoud et Lassus avaient tous une autre approche de la nature jusqu'à la nier, physiquement mais pas

symboliquement.

D.C. : Ville / urbanité / campagne

À plusieurs reprises, la réflexion sur le paysage urbain semble être la plus difficile à aborder, ne serait-ce que par le constat d'un type de paysage qui n'a pas de nature à transformer ou d'une culture urbaine qui peine à s'insérer dans un récit symbolique. Vous parlez ici d'une « ville accumulée comme sentiment d'un environnement démembré ». Dans cette période historique où les idées sur l'agglomération urbaine investissent le paysage comme source de nature en ville, de productivité agricole, de potentiel de biodiversité, il semble que la pensée paysagère manque de propositions réalistes. Je ne veux pas dire par là qu'il manque des projets, bien au contraire. Il me semble cependant que le concept d'espace vert soit encore dominant : un espace utile, un décor sympa. Comme vous l'indiquez, l'invention d'une nature urbaine, la définition d'une biodiversité relative, l'artificialité structurelle et la valeur du vide, semblent être des appels pour mieux penser à une pratique de la « troisième nature » de Bernard Lassus. Pensez-vous qu'un vrai concept de paysage urbain doit encore être inventé, ou pensez-vous qu'il est en train de se concrétiser ?

M.P. : Ah, merci pour la question qui mériterait au moins trois heures pour juste effleurer la réponse!

Je pense que le paysage urbain est en train de se construire physiquement, mais mal, par la force des choses. J'entends dire que c'est un milieu qui se construit spontanément, sans encore une véritable conception définie. Je pense que la ville est encore dominée par une pensée structurelle trop rationnelle, et encore conçue en pensée par espaces. C'est le concept d'espace qui doit d'abord évoluer.

Je trouve qu'il est intéressant de penser la ville comme un ensemble de milieux. Cette vision pourrait nous projeter dans le dehors de la structure, vers un système hybride. Concevoir la ville par milieux donnerait une lecture intéressante parce qu'elle serait régie par des systèmes de relations plutôt que par un agencement d'espaces. Penser par milieux voudrait aussi dire de ne pas prédéterminer une forme mais lui inscrire la possibilité d'évoluer, au même titre qu'un lieu vivant, pour que, petit à petit, elle puisse se constituer comme un seul paysage. Cette vision donnerait plus de possibilités pour produire une amicalité de la ville qui semble aujourd'hui perdue.



Pins parasols et chênes verts habilleront, dans une dizaine d'années, l'une des plus belles entrées dans Paris – source « jouer, jour du paysage »

Il faut, en tout cas, continuer de parler assez librement du

paysage urbain, et de donner des clés pour démontrer sa force. Quand je suis monté sur la terrasse de l'Institut du monde arabe, pendant les réflexions pour le Jardin d'Orient, je me suis rendu compte qu'on peut tout à fait comprendre Paris comme un paysage. Nous sommes en face d'un sol plafonné à R+6, le socle Haussmannien, qui aplatit certes mais qui permet l'émergence des bâtiments qui ont eu le droit de pénétrer le ciel. Ce droit est incarné par tous les éléments hautement symboliques de la ville, pour les parisiens et bien au-delà. C'est pour cette raison qu'on peut comprendre l'enjeu des tours sur Paris, c'est une question de paysage. Est-ce qu'un pouvoir privé aurait le droit de pénétrer ou de violer le ciel de Paris ?

De la même façon, quand on débarque sur la grille de Manhattan, on arrive à voir la campagne au bout des axes, et ce n'est pas cette campagne lointaine qui étonne. C'est la capacité de la grille à nous permettre de sortir de la ville, et de relativiser la dimension de l'objet architectural par l'échelle du ciel qui descend jusqu'à nos pieds. C'est cette capacité qu'il faut comprendre et respecter pour percevoir l'ensemble du paysage urbain et pas seulement la singularité architecturale.

D.C. : Votre appel au « vide et au dehors » comme action de reconquête urbaine, ou comme une « harmonisation des écosystèmes qui composent le territoire global par les vides », se croise avec l'idée que le dehors c'est le réel, lieu du sensible. En milieu urbanisé, exactement à l'opposé de la campagne, l'espace vide correspond, ou devrait correspondre, avec l'espace public, c'est-à-dire l'espace privilégié pour une expérience urbaine commune. Or, on peut l'appeler espace commun, espace civique ou espace accessible : l'espace public reste un espace politique qui n'est pas qu'un lieu de passage ou de fonctionnalité, mais qui se charge de transmettre et permettre une symbolique vivante et active. Quel est votre retour sur l'état de l'espace public ou, pour mieux vous citer, sur ce vide urbain si fondamental ?

M.P. : Ce que je voulais dire concernant la campagne, considérée comme une composition d'espaces privés à 95%, c'était en rapport à la perception du paysage comme un bien commun et donc public par définition. Peu importe qu'il soit constitué de matière privée. Je constate que la matérialité d'un espace privé donne un paysage qui est néanmoins public. Le même constat, je le transporte en milieu urbain où les façades des bâtiments que l'on perçoit font partie de la sphère privative qui accompagne le vide public.

Concernant l'espace public, j'essaie de dissocier le concept de paysage et celui d'espace. L'espace est circonscrit, tandis que le paysage s'efforce pour trouver la mise en relation perceptive avec ce qui est sur site en en dehors. Je ne veux pas réduire la pensée du paysage avec la pensée de l'espace.

Dissocier la pensée paysagère en milieu urbain et la construction de l'espace public est pour moi une nécessité pour sortir du concept d'espace, et non une réduction du concept plus abstrait d'espace public. Je reconnais tout à fait la force de l'espace public dans sa capacité à être un élément de partage où l'on a un droit de regard, même une obligation, sur ce qui

se passe, sur ce qui a été fait autour. Il y a une notion de bien commun, tant sur le paysage que sur l'espace public, et notamment dans la ville. Les deux biens se croisent et s'impactent mutuellement, notre promenade du dehors marque notre présence dans l'espace public.



L'AUTEUR

Davide Costelli

Davide Costelli est paysagiste et architecte. Il a travaillé pendant plusieurs années au sein d'une agence parisienne en maniant de nombreux projets d'espaces publics et est aujourd'hui indépendant avec l'agence DCpaysage : www.davidecostelli.com

BIBLIOGRAPHIE

Michel Péna a été président de la Fédération française du Paysage de 2008 à 2011 et co-fondateur de l'agence PénaPaysage. Connus notamment pour l'opération de la Promenade du Paillon à Nice, il investit son métier de paysagiste comme concepteur d'espaces de conciliation avec la Nature, du jardin urbain à l'espace rural. (Extrait du portrait au fond du livre « jouer, jouir du paysage »).

Jouer, Jouir du Paysage aux éditions Ante Prima éditions

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Davide Costelli, *Michel Pena, Paysagiste*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/michel-pena-paysagiste/>

A la rencontre des bouleaux

Arbres de lumière, majestueux, à l'écorce de couleur noire, jaune, rouge ou blanche, les bouleaux nous font détourner le regard et ne nous laissent pas indifférents. Qu'ils se développent dans les régions polaires, tempérées ou subtropicales, ils nous incitent à les admirer. Ils sont utilisés dans nos jardins en décoration, parfois en ville en alignement ou dans les campagnes pour reconstituer des talus ou bosquets ; les bouleaux trouvent toujours une place de choix dans les aménagements ruraux ou urbains.

Par **Albert Le Stum** 12 JUILLET 2017



Collection Nationale de *Betula*, A. Le Stum

Depuis plus de 30 ans, j'ai commencé à collectionner les bouleaux. Passionné par les arbres en général, c'est en 1987 que l'aventure débute suite à la rencontre avec Jean Yves Le Soueff, expert, encore plus féru de botanique que moi et sauveur de plantes menacées sur Terre. Il était Conservateur du Conservatoire Botanique National de Brest lorsque nous nous sommes rencontrés à l'occasion d'un comité technique. Dans le même temps ma carrière professionnelle prenant un tournant je me dirigeais vers des activités professionnelles liées au secteur médico-social. En effet, après une formation de paysagiste, j'abandonnais, provisoirement, le service à la terre pour le service aux personnes. En tant qu'éducateur technique spécialisé un autre monde s'ouvrait devant moi....

La structure associative employeur, ouverte en 1980 à Dirinon, dans le Finistère, était située en pleine campagne dans un parc forestier de 60 hectares constitué de bois repoussant sur souches et de clairières. Quelques années plus tard, le parc sera reboisé avec près de 50000 arbres : des pins Laricio, des épicéas de Sitka, des chênes rouges et des hêtres communs, sous l'égide et le suivi de l'Office National des Forêts.

L'établissement accueillait des personnes en situation de handicap, principalement des déficients moteurs. Sous l'impulsion du président de l'association, l'idée de créer un projet d'aménagement d'un espace arboré dédié aux valides et

non valides a vu le jour en 1988. Cet espace de 8 hectares, nommé « arboretum récréatif, essences et sens », vise à faire découvrir la qualité du milieu naturel et surtout à favoriser la rencontre entre les personnes handicapées et les personnes valides. Les plantations prévues sont représentatives des cinq continents et une grille de lecture adaptée permet une découverte du paysage par les différents sens. Pour mener à bien ce projet, un comité technique est constitué. Il décide des orientations à prendre en matière de paysage et de plantations pour cet écosystème protégé.

Ce comité technique était constitué entre autres de personnalités diverses du département du Finistère dont le responsable départemental de l'environnement, de représentants de lycées horticoles et d'entreprises de groupements horticoles et donc du Conservateur du Conservatoire Botanique de Brest. Lors d'une réunion, le choix des essences à planter donna lieu à des échanges de point de vue, Jean Yves Le Soueff insuffla la possibilité de mettre en valeur des arbres en vue d'établir une collection. La topographie des lieux, en forme d'entonnoir, se prêtait particulièrement bien aux exigences de certaines espèces d'arbres notamment les bouleaux. La présence de zones humides et exondées serait favorable au développement d'espèces septentrionales et occidentales. L'assemblée était d'accord sur le principe. Il ajouta que personne en France ne collectionnait les bouleaux et qu'il serait possible de développer cette espèce sur l'arboretum. Les choses étant dites, je me lançais dans cette nouvelle expérience avec beaucoup d'ardeur et d'enthousiasme.

Avec l'aide du Conservatoire Botanique de Brest, j'étudiais ou plutôt je lisais avec avidité tous les ouvrages de flores évoquant les *Betula*, particulièrement celles d'Amérique du Nord, de Russie, de Corée, du Japon, sans oublier la flore européenne. Après la lecture de ces documents, je répertoriais près de 130 à 150 espèces de bouleaux. Puis je me mis en route pour découvrir et étudier la biologie de ces plantes. De plus, Jean Yves Le Soueff me facilita la tâche en établissant la liste des plantes menacées ou en danger dans les flores consultées. Ayant à ma disposition les adresses d'arboretums internationaux et plus spécialement les collections de *Betula*, je déployais toute mon énergie pour obtenir graines,

cutting ou taxons. En premier lieu, c'est l'arboretum de Novy Dvur en République Tchèque (à l'époque la Tchécoslovaquie) qui non seulement me répondit mais m'envoya 4 taxons ; 2 de *Betula ermanii* et 2 de *Betula celtiberica* puis d'autres arboretums suivirent avec des graines. J'étais exalté par cette recherche qui s'amorçait. Dès leur arrivée en terre bretonne, ils furent plantés et les graines semées dans des caissettes en polystyrène le tout placé dans une serre vitrée chauffée sur mon lieu d'activité professionnelle. C'était pour moi l'occasion de faire participer les enfants et adolescents dont j'avais l'accompagnement éducatif à des activités pédagogiques sur la découverte des graines et de la diversité du monde végétal. Malheureusement les deux derniers taxons ne restèrent en vie que quelques mois puis desséchèrent rapidement, l'affaire n'était pas gagnée.

En 1990, je plantais les premiers arbres, le bouleau d'Erman (*Betula ermanii*) et le bouleau de l'Himalaya à écorce blanche (*Betula utilis* ssp. *Jacquemontii*), puis suivront d'autres espèces pour un total de plantes d'environ 50. L'étude des *Betula* pouvait commencer.

En 1993, je décide d'aller outre Manche prospecter dans les pépinières anglaises à la recherche de nouveaux taxons bien différents de ce que l'on peut trouver dans les pépinières françaises. Une nouvelle rencontre m'apportera beaucoup pour la suite de la collection, je l'ai souvent qualifié d'exceptionnelle puisque j'ai pu échanger avec Kenneth Ashburner, le spécialiste anglais des bouleaux. Il va transformer le point de vue que j'avais sur ces arbres et faciliter le développement de ma collection. Depuis de nombreuses années, il collectionne les aulnes et les bouleaux du monde entier et d'ailleurs il obtient en 1995 le titre de collection nationale anglaise pour ces arbres. Ce prix lui est remis par le Conseil National pour la conservation des plantes et des jardins (National Council for the Conservation of Plants and Gardens, NCCPG), aujourd'hui appelé Plant Heritage. Kenneth Ashburner deviendra au fil des années un très bon ami et se déplacera dans le Finistère pour découvrir ma collection.



Betula utilis ssp. *Jacquemontii*, Stone Lane Farm, Devon, Chagford. A. Le Stum

Pendant cette période, de nombreux collègues, lors de leur déplacement ou de treks à l'étranger me récolteront des graines d'aulnes ou de bouleaux (Suède, Nord de l'Inde, Cachemire, Chine-Yunnan, Népal, Mexique, etc.....). Ils participeront activement au développement de la collection.

Par la suite, une quinzaine d'espèces de bouleaux sera implantée sur le site de l'arboretum à Dirinon. En 1995, le président qui avait démarré le projet du parc décède. De ce fait, les communes avoisinantes semblaient très fébriles à poursuivre leur engagement. Dès lors, une nouvelle page se tournait pour la collection. Je pris l'initiative de tout recommencer près de mon lieu d'habitation où elle se trouve encore aujourd'hui.

Après l'achat d'un terrain de 3000 m² en 1999, les premières plantations s'opèrent et depuis elles ne se sont jamais arrêtées. L'introduction de nouvelles espèces est continue avec parfois des échecs car les risques dus à la douceur océanique tempérée, légendaire du climat breton, ou aux gelées tardives freinent l'obtention de taxons nordiques ou subtropicaux. Aujourd'hui l'attrait pour les bouleaux demeure dans la rareté de certaines espèces, je suis à la recherche de plantes provenant de Chine.

Enfin dans les années 2000, je suis sollicité par Jean Merret, directeur d'un établissement d'hébergement pour personnes âgées dépendantes dans le centre du Finistère et amateur éclairé de plantes, pour faire partie d'un comité scientifique et technique. Jean Merret est un botaniste explorateur hors pair. Il a parcouru des dizaines de fois la planète et a consti-

tué dans deux endroits finistériens une remarquable collection de plantes. Par la même, je fis la connaissance de Franklin Picard de l'APBF (Association des Parcs Botaniques de France) et du C CVS (Conservatoire des Collections Vivantes Spécialisées).



Collection Nationale. Une vue sur les *Betula pubescens* européens

Les *Betula*

La collection de *Betula* compte actuellement 150 arbres répartis en une quarantaine d'espèces. Sur ce dernier point, il est toujours compliqué de fixer un nombre d'espèces, entre 45 et 50 serait plus juste. Faisant partie des angiospermes ils sont apparus sur terre au Crétacé supérieur, c'est-à-dire il y a environ 60/70 millions d'années. Des grains de pollens d'Aulnes ont été trouvés au Japon, ils dateraient de plus de 80 millions d'années. Les aulnes sont proches des bouleaux, on peut se demander si ces derniers existaient à cette époque. A part les traces de pollen fossilisé et de morceaux de feuilles isolés, peu d'éléments nous indiquent leur présence à cette période. A partir du milieu du paléogène, 50 millions d'années, leur présence est effective, des fossiles de feuilles de *Betula* trouvés l'attestent, ils datent de l'époque Eocène (*Betula leopoldae*).

Les bouleaux sont présents uniquement dans l'hémisphère Nord, leur habitat varie selon les espèces. Certains d'entre eux se développent dans des zones subtropicales (*Betula alnoides*, *insignis*), quant à d'autres, ils se situent complètement au-delà du cercle polaire et sont de petites tailles (*Betula nana*). Morphologiquement, ils peuvent atteindre une trentaine de mètre de hauteur ou être arbustif et même être prostré. Il faut reconnaître que les bouleaux adorent les régions froides de l'hémisphère Nord, de la Scandinavie aux plaines sibériennes en passant par le nord de la Chine. Ils croissent également de manière vigoureusement dans la forêt boréale canadienne, et dans les forêts mixtes du nord est américain.



Inflorescence de *Betula dahurica*, chatons mâles / Chaton femelle fructifère, érigé, akène, petit cône écailleux de *Betula grossa* (Japon)

Ce sont des arbres monoïques, c'est-à-dire qu'ils portent sur le même arbre les fleurs mâles et les fleurs femelles. Les premières se forment pendant la saison estivale de l'année précédente et se situent à l'extrémité des rameaux, ils libéreront leur pollen l'année suivante. Elles peuvent être groupées par 3, 4, 5 et plus. Les fleurs femelles s'épanouissent en avril-mai, elles sont dressées et se situent le long des rameaux terminaux. Elles sont fécondées par les chatons mâles qui libèrent une quantité importante de pollens. Le mode de dispersion est appelé anémogame. Ce sont donc des plantes anémophiles, le vent les aide à propager le pollen. Pour une bonne partie des espèces, ils s'hybrident facilement, c'est une particularité chez nos amis les bouleaux, ce qui forcément complique de nouveau leur reconnaissance. De nombreux hybrides naturels existent, pour le moment, ils ne sont pas considérés comme de véritables espèces mais à l'avenir lorsque l'on connaîtra intimement ces arbres, grâce à la génétique et au séquençage ADN, la classification pourrait évoluer. L'haploïdie du bouleau est de 14 chromosomes ($n=14$), les espèces diploïdes 28, cependant il faut considérer le bouleau comme une plante polyploïde. En effet, ils existent des arbres diploïdes (*Betula pendula*), tétraploïdes (*Betula pubescens*), hexaploïdes (*Betula papyrifera*), même dodécaploïdes (*Betula megrelica*), etc..... Cela démontre bien le brassage ou introgression des gènes d'une espèce vers une autre.

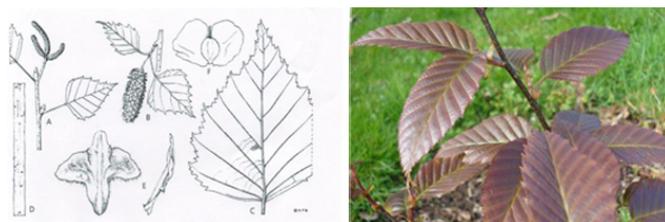


Figure 1. *Betula pendula* ssp. *pendula*. A. Rameaux avec chatons mâles. B. Fruit femelle mature. C. Feuille. D. Rameaux. E. Bractée, vue de dos et latérale. F. Graine ailée. Dessiné par Andrew Brown in *The Genus Betula*, K. Ashburner et H.A. McAllister, 2013. Fig.2 *Betula insignis* ssp. *fansipanensis*, A. Le Stum

La fructification donne des fruits secs dits indéhiscents, en forme de petits cônes, nommés samares. Trois fruits sont présents à l'intérieur de la bractée. La samare est un akène formé d'une petite aile membraneuse. Les graines sont constituées d'une petite membrane fine qui leur permet d'être transportées par le vent et ainsi de conquérir de nouveaux territoires. Ils possèdent cette capacité à coloniser des milieux difficiles, qu'ils soient humides, tourbeux, secs, pauvres. Sur certaines graines de bouleaux, cette membrane est inexistante. Les bouleaux sont des végétaux pionniers, il suffit d'une zone défrichée pour qu'apparaissent rapidement en 2/3 ans ces ar-

bres. Il colonise tous les endroits où la lumière est présente, après un défrichage, dans une clairière de forêt. En France, *Betula pubescent* est présent sur toute la façade occidentale dans les zones plutôt humides. Son aire de répartition se situe également à l'étage alpin préférant les zones tourbeuses. *Betula pendula* aux rameaux pendants se rencontrent un peu partout en France également en montagne à l'étage collinéen. Il est également présent en Corse. Enfin *Betula nana*, relique de l'aire glaciaire, peut être admiré dans le Jura et en Lozère.

En conclusion, Les bouleaux ont beaucoup d'atouts esthétiques : des écorces très décoratives se desquamant parfois en lambeaux, des ports droits ou retombants et un feuillage léger. Ils s'accommodent d'un climat tempéré ou continental, s'adaptent à tous les types de sols. Aisément, ils trouvent leur place dans les projets de paysage. Arbres de lumière, ils n'aiment pas qu'on leur fasse de l'ombre, plusieurs espèces pourraient entrer sur la scène paysagère ou dans la composition d'un jardin d'agrément.

De culture facile, le bouleau de l'Himalaya (*Betula utilis*) grandit dans le massif du Karakoram à l'Ouest à la chaîne Birmane à l'Est. Il trouverait sa place dans les villes avec une architecture urbaine moderne, on pourrait lui associer quelques espèces locales. C'est un bouleau qui croît facilement, son écorce est toujours du plus bel effet. Chaque année en fin d'été, elle se déchire et les reflets d'un soleil automnal sur ces lambeaux est lumineux. La panoplie de coloris existante de ces plantes varie du blanc pur (*Betula utilis ssp. jacquemontii*) au marron foncé en passant par le saumon, le rose, l'orangé, le violacé, (*Betula utilis ssp utilis*) et le rouge vif et ou saumoné (*Betula utilis ssp. albosinensis*). Ils ne dépassent guère les 15m de hauteur. Ce sont des arbres élégants, leur écorce éclatante ne laisse personne indifférent. Une quatrième sous espèce existe mais elle ne comporte pas d'intérêt en paysage.



Betula utilis ssp. albosinensis / *Betula medwediewii*, végétation estivale et couleur automnale

Le bouleau transcaucasien (*Betula medwediewii*) est un arbuste fort intéressant de part sa structure arbustive. Son tronc est constitué de plusieurs branches aux couleurs jaune paille et à la végétation buissonneuse. Cette arbrisseau peut atteindre les 7/8m de hauteur, ses feuilles ovales presque arrondies d'un vert singulier l'été, prennent une couleur automnale d'un jaune or puissant et cela tardivement dans la saison.

Le bouleau de petite taille, 3 à 4m de haut (*Betula pumila*),

surtout présent de l'Ouest à l'Est Canadien, est un petit arbuste aux rameaux généralement très pubescents, aux feuilles obovées de faible taille aux revers blanchâtres. Il peut être utilisé dans les jardins en isolé ou associé avec d'autres arbustes, là encore ses couleurs de feuilles automnales vont du jaune pale au rouge vif à cramoisi. Cet arbrisseau aux rameaux fins doit être placé dans les bosquets, dans les massifs arbustifs de nos villes, il peut subir la taille.



Betula pumila / *Betula pumila*, arbuste de 2 à 3 m

Enfin, de nos jours plusieurs autres espèces sont utilisées de façon irrégulière en aménagement urbain comme *Betula ermanii*, *Betula nigra*, *Betula papyrifera* ou *Betula alghaniensis*. Les pépinières ornementales ou spécialisées développent quelques unes de ces espèces d'arbres.

En règle générale, les attraits de ces arbres sont les écorces colorées et certains feuillages de quelques espèces.

Quelques troncs de *Betula* avec une écorce très colorée



Betula lenta forme uber / *Betula populifolia* / *Betula maximowicziana* / *Betula utilis ssp. Utilis*



Betula utilis ssp utilis / *Betula dahurica* / *Betula papyrifera* / *Betula utilis* 'Jermyns'



L'AUTEUR

Albert Le Stum

Albert Le Stum est un amateur éclairé de plantes, passionné de botanique, expert en bouleaux. Depuis plus de trente ans, il collectionne les bouleaux à Plouvorn dans le Finistère.

Contact: albert.le-stum@wanadoo.fr

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Albert Le Stum, *A la rencontre des bouleaux*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/a-la-rencontre-des-bouleaux/>

Une année dans le Finnmark, épisode 2

Paysagiste à Alta pendant un an, je souhaite faire partager ce que fut mon quotidien. J'ai donc entrepris d'écrire de courts récits mensuels où je développe un moment lié aux pratiques de ce territoire. Il s'agit tantôt de raconter ses paysages, ses usages, son climat si particulier mais également, de montrer comment le réchauffement climatique impacte directement ces espaces.

Par **Lucie D'Heygère** 12 JUILLET 2017

Ett år i Finnmark, Norske Lappland, februar 2017

Le 10, 23h30, Alta, Norvège

Je rencontre Trond et Hege, un couple de norvégien d'une quarantaine d'années, lors d'un dîner chez Jens, mon collègue de travail. La soirée touche à sa fin. Je m'apprête à partir lorsqu'ils me proposent de se retrouver le lendemain pour une balade dans les montagnes.

– Si tu veux, tu peux te joindre à nous. On part pour la journée avec les motoneiges, m'explique Trond.

Hege acquiesce :

– Nous avons tout le matériel nécessaire. Enfiles des vêtements chauds, on te prêtera la combinaison et les chaussures.

Bien que surprise par cette soudaine invitation, l'affaire est rapidement conclue. Je saisis cette opportunité de découvrir les paysages enneigés d'Alta, inaccessibles lorsqu'on ne possède pas de tels engins. Rendez-vous demain devant la maison.

Le 11, 10h20, Alta, Norvège

Les norvégiens sont toujours à l'heure, voire en avance, ce qui n'est pas mon cas. Mon portable sonne. C'est Franziska, ma collègue. Elle aussi accompagne Hege et Trond. Le 4 x 4 gris métallisé tractant une remorque couverte m'attend à l'angle de la maison. J'enfile plusieurs autres couches de vêtement et sors à la hâte. Une fois dans le véhicule, Trond m'explique que nous allons chez sa sœur. Elle, son mari et ses enfants viennent également avec nous.

– C'est en périphérie de la ville, en bordure du coteau. Nous allons partir de chez elle avec les motoneiges. Le chemin que nous allons prendre est juste derrière sa maison.

Assise sur le siège passager avant, Hege me fait signe de regarder à l'arrière. Une pile de vêtements chauds m'attend.

– Avec ça tu n'auras pas froid ! Car la température peut vite descendre là-haut et avec la vitesse l'impression de froid augmente.

Nous quittons la E6 dégagée pour une route plus étroite. Les

pneus du véhicule crissent sur la neige compactée. Il fait -6°C et la vallée semble encore endormie sous la neige qui la recouvre. Les maisons en bois peintes se succèdent. Je m'étonne toujours de l'absence de clôture autour de la majorité d'entre-elles. Un bon mètre de neige recouvre les espaces autour des habitations. Des tranchées ont été creusées pour dégager l'entrée de la maison jusqu'à la route. Un homme fait les cent pas armé d'une grande pelle à neige rouge. Il dégage la masse blanche et volumineuse devant la porte de son garage. Des tas de diverses hauteurs ponctuent le bord de l'allée. Lorsque nous arrivons, la sœur de Trond et sa famille sont déjà devant la maison. Tous ressemblent à des conducteurs de rallye dans leurs épaisses combinaisons noires aux bandes réfléchissantes.

Après de brèves présentations, Linda me dit que je peux aller me préparer à l'intérieur. J'emporte la pile de vêtement préparée par Hege. Double paire de gants, deux collants et trois t-shirts en laine, un jean, un pull en angora et la combinaison aux bandes réfléchissantes. J'enfile la troisième paire de chaussette en laine aux motifs norvégiens avant d'enfoncer mes pieds dans d'immenses bottes. Ça y est je suis prête !

Dehors, les motoneiges ont démarré. Leurs vrombissements remplissent l'espace. J'enfile mon casque. Trond me fait signe de monter avec Hege.

– Surtout tu m'agripes bien, rigole-t-elle, je ne voudrais pas te perdre en route !

Elle abaisse sa visière. Je l'imite. La motoneige conduite par Linda et son mari part en premier. Trond fait signe à Hege de partir en deuxième. Le convoi s'en va en file indienne. Me voilà partie pour une balade de 90 kilomètres à travers les vallées et les plateaux qui entourent la petite ville d'Alta. Nous remontons la rue jusqu'au sentier le long du coteau planté de pins. Les maisons et la route disparaissent derrière nous.

Une fois sur le chemin, le convoi accélère et je me sens ballotée dans tous les sens. Les bosses et les creux me font rebondir sur le siège. Par moment, je décolle complètement. A flanc du coteau, je regarde le vide et l'alignement des pins de l'autre côté du sentier. La moto patine un peu et se fraye un passage dans la neige. Les montées sont comme des murs qui

se dressent devant nous. Hege accélère et le temps que je me demande comment nous allons franchir cette côte abrupte, la motoneige l'a déjà dépassée sans effort. Elle glisse et épouse parfaitement les ondulations du terrain. J'ai une pensée pour les manèges à sensations qui ne sont rien à côté de ce que je suis en train de vivre.

Le coteau ombragé de *Losvarsætra* s'ouvre sur le vaste lac gelé de *Kulojärvi*. Devant nous, le soleil inonde l'étendue blanche de reflets éclatants. Les motoneiges accélèrent dans un vrombissement. Nous nous faisons dépasser par la fille de Linda accompagnée de son copain qui nous a rejoint. La poudreuse soulevée par les deux engins forme un léger nuage qui s'estompe dans leur sillon. Le paysage défile. Ivresse de la vitesse. De part et d'autre, deux coteaux couverts de pins se rejoignent dans le lac. Je fixe le soleil qui me brûle les yeux.

Les motos finissent par s'arrêter en ligne un peu avant d'atteindre l'autre rive du lac. Les moteurs tournent au ralenti. Trond relève la visière de son casque :

– Alors ?

– Alors c'est incroyable ! réponds-je le souffle encore coupé par la vitesse.

Lui et Hege rigolent. Il échange quelques mots en norvégien avec le reste de l'équipe avant de se tourner à nouveau vers nous, en anglais :

– Ok, on va maintenant traverser la vallée de Tverrelva pour rejoindre le plateau.

Tout le monde acquiesce. Les visières se rabattent et les motoneiges repartent en file indienne.

Nous attaquons un second coteau. Les pins ont presque disparu pour laisser la place aux bouleaux. La hauteur des arbres a considérablement diminué, signe que nous montons en altitude. Nous serpentons dans un nouveau sentier étroit. Les montées et les descentes se succèdent. Hege ralentit pour passer entre les bouleaux. Mon casque heurte quelques fines branches dans un claquement sec. Des balises rouges indiquent que nous sommes encore bien sur un sentier. Seule, j'aurais eu du mal à y croire. Nous finissons par rejoindre un petit sommet. La vue est spectaculaire. L'entremêlement des vallées formées par les rivières est signalé par des ondulations des pins enfouis dans la neige. Toutes se rejoignent à Alta pour se jeter dans le fjord.

Nous continuons sur un plateau ondulé en direction de *Helleffellet* et de *Suoroaivi*. Les bouleaux se font de plus en plus petits et rabougris à mesure de notre ascension. Au détour d'une pente, les bouleaux aux silhouettes chétives disparaissent totalement. L'espace s'ouvre et se dilate encore. A présent, plus rien n'arrête notre regard. L'étendue de neige s'étire jusqu'à l'horizon où les silhouettes des montagnes se confondent avec celles des nuages. Je plisse les yeux. Au loin, il est impossible de distinguer la différence entre les montagnes et le ciel. Ils se confondent dans un brouillard bleuté. Les collines neigeuses s'étendent à perte de vue. C'est un spectacle époustouflant. Le temps est figé. Nous glissons à travers ce paysage lunaire. La vitesse elle-même est différente, ralentie. Une balise nous rappelle la réalité. Ce n'est

pas un rêve. Les motos ralentissent, s'arrêtent. Les moteurs se coupent. Rien. Le silence. Seul le soleil éblouissant anime ce paysage vide. Pas de vent. Aucune vie animale ou végétale. Juste un paysage bleu de neige et de soleil. Je descends de moto. Au sol, la neige s'est transformée en pétales de glace qui scintillent et reflètent les rayons du soleil.

Trond sort son téléphone portable.

– A cette altitude, on est tout seul ! Aucun signale ne peut nous atteindre. Mais nous avons une balise GPS pour signaler notre position en cas de problème.

Il sort d'un sac plastique un boîtier rond orange avant de le remettre dans sa poche. D'un coup d'œil, je vérifie que nos sacs à dos sont toujours attachés à l'arrière. La température est seulement de -15°C. Il devrait faire bien plus froid.

– Ce n'est pas normal, me confit Hege. Il n'y a pas de vent. Nous avons de la chance car il fait beau. Mais il devrait faire plus froid que ça !

Après une courte pause thé et café, nous repartons. Le vrombissement des moteurs se fait entendre. Nous descendons la petite colline sur laquelle nous étions pour admirer le paysage. Au détour d'une montagne, la piste se dessine interminable comme de grandes vagues gelées. Les traces des motoneiges précédentes marquent la route le long de minces tiges de bouleaux. Cela semble infini et j'ai l'impression qu'il nous faudra des heures pour atteindre l'horizon qui s'étale devant moi. Toute notion d'échelle est impossible. Hege accélère. Je n'ose pas regarder le compteur de vitesse. Le haut d'une clôture grillagée fait de piquets en bois se dessine devant nous. Je suis incapable d'en voir l'extrémité, ni d'un côté, ni de l'autre. Elle finit par se confondre avec la neige dans le lointain. Les motos pénètrent par une ouverture qui permet à la piste de poursuivre son chemin. Nous sommes en territoire Sami, peuple éleveur de rennes et vivant sur les plateaux. Cette clôture leur permet de rabattre les rennes et de les regrouper plus facilement à la fin de l'été. Nous dépassons une autre balise. Le sommet du panneau dépasse de la neige. La piste est 1.8 m au-dessus du niveau estival. La file indienne poursuit son chemin. Une bonne distance nous sépare de la moto de devant. A travers le fin nuage de neige qu'elle soulève, j'aperçois le petit phare carré et rouge qui marque l'arrière du véhicule. Le convoi ralentit. La piste s'arrête devant une route goudronnée à moitié recouverte par la glace. Nous la traversons pour poursuivre notre chemin.

Sur le plateau se dessine l'ébauche d'une petite vallée figée par le gel. Nous redescendons un peu en altitude. Les motos se frayent un chemin entre les bouleaux rabougris et dévorés par la glace. Les branches scintillent. Le paysage est pétrifié par l'hiver. On ralentit une nouvelle fois. Le beau-frère de Trond est un chasseur et voudrait apercevoir des perdrix des neiges. Hege m'explique que l'oiseau se nourrit des très jeunes bourgeons. Nous longeons lentement le coteau ponctué par les bouleaux.

– Regarde, là ! s'écrit Hege à travers son casque.

Elle me montre les traces du gallinacé dans la neige, autour des bouleaux. L'humidité de la vallée fait descendre la température à -18°C. On s'arrête pour prendre quelques photos. Le copain de la fille de Linda fait cabrer sa moto plusieurs

fois dans des vrombissements terribles. Des vagues de neige s'écartent à son passage.

Plus tard, nous doublons une motoneige à l'arrêt devant une pente. Celle-ci tracte une petite cabane en bois brute rectangulaire. Deux hommes engoncés dans d'épaisses combinaisons discutent. Je tourne la tête pour mieux les voir mais déjà nous nous éloignons de cet étrange convoi.

Ralentissement. On s'arrête pour laisser passer deux attelages de chiens de traîneau qui arrivent en contre sens. C'est bientôt la grande course du Finnmark et les candidats s'entraînent. Le départ est donné à Alta. La course dure une semaine environ. Les participants parcourent entre 500 et 1000 kilomètres selon le circuit choisi. En nous apercevant, les traîneaux freinent eux aussi. Les bouts de leurs pattes sont enveloppés dans des bottines oranges. Les chiens aboient, contrariés de devoir ralentir.

Un peu plus loin, on s'arrête à nouveau.

– Tu veux conduire ? suggère Hege.

J'hésite. Elle descend et me laisse m'installer devant.

– Ici, tu as le frein. Et ici, l'accélérateur. A toi de jouer !

Elle rabat la visière de son casque. La discussion est close. Je suis un peu perdue devant ce peu d'informations. Les autres commencent à s'éloigner. Il faut que je réagisse. Après quelques secousses, je fini par les rattraper. Le compte indique 55km/h. J'ai l'impression d'aller beaucoup plus vite. Les bouleaux réapparaissent et après un tournant émerge une petite vallée bordée par des arbres où serpente un mince fil d'eau. Seule la topographie sert de repère dans ces paysages. Quelques cabanes de bois rouge complètent le tableau.

Dernière de la fille indienne, Hege me fait signe de m'arrêter près des autres qui retirent déjà leurs casques et se dirigent en direction d'une des cabanes où deux chiens trépignent attachés devant le porte, dans leurs bottines oranges. Nous sommes à Jotka, un ancien relais de poste qui sert aujourd'hui de petit point d'étape pour les habitués et les gens de passage. Autrefois, le courrier était acheminé grâce aux chiens de traîneaux et des relais de ce genre ponctuaient les montagnes tous les 30 kilomètres, ce qui correspond à la distance qu'un homme et son attelage pouvaient parcourir en une journée. Près du chalet, une maisonnette est entourée d'une dizaine de niches en bois bricolées d'où sort de la paille. Un peu en retrait, une vieille grange endormie se dresse dans la neige. La rampe d'accès qui permet de monter le foin au premier étage est presque totalement dissimulée sous la masse blanche. A l'approche du chalet, le ronronnement d'un groupe électrogène se fait entendre. Un trophée de bois de renne est accroché près de la porte. En dessous, un écriteau indique Staten Fjellstue. Il faut se serrer dans une petite pièce chaleureuse où notre équipement devient vite encombrant au milieu des trois tables et des quelques chaises. Devant le poêle, un vieux chien dort sur le canapé, la tête posée sur un coussin à carreaux. Aux murs, des tentures colorées Sami et autres objets en bois traditionnels. Trond part commander des gaufres et du café pour toute la tablée.

L'odeur du vieux chalet se mélange à celle du café. Je contemple la vieille carte affichée contre le mur. Hege me montre l'itinéraire que nous avons emprunté et celui que nous allons prendre pour rentrer. Les gaufres sont servies dans des assiettes en porcelaine ébréchées. De fines tranches d'un fromage sucré et brun appelé brunost, de la crème fraîche et de la confiture d'airelle les recouvrent.

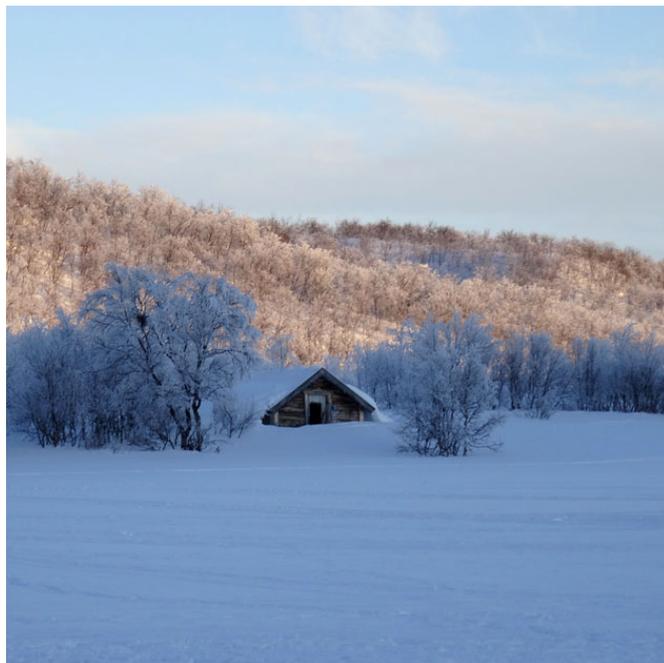
14h30. Le soleil se couche et rase l'horizon. Nous sommes aveuglés par cette lumière qui transforme les ondulations de la neige en vagues. Je prends une photo. Il pourrait s'agir d'un coucher de soleil sur la mer. Je suis presque triste que la journée s'achève. J'aperçois au loin la vallée et le coteau boisé que nous allons descendre pour retourner à la civilisation. Le temps d'une dernière accélération, je reconnais le lac gelé que nous avons traversé à l'aller. Les montagnes sont éclairées par les derniers rayons du soleil. Le ciel prend des teintes rosées. Les toits blancs des habitations se dessinent déjà à travers les branchages de pins et des bouleaux.



Dernière image de la lune (©D'Heggère Lucie)



Autour de la montagne (©D'Heygère Lucie)



Refuge (©D'Heygère Lucie)



Au loin, perdue (©D'Heygère Lucie)



Avant le départ de Jodka (©D'Heygère Lucie)



L'AUTEUR

Lucie D'Heygère

Lucie D'Heygère, ingénieure paysagiste diplômée de l'École de la Nature et du Paysage de Blois, en 2016. Partagée entre la France et la Laponie, elle travaille actuellement à l'agence Verte Landskap & Arkitektur, à Alta, en Norvège.

Courriel : lucie.dheygere@sfr.fr

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Lucie D'Heygère, *Une année dans le Finnmark, épisode 2*, Openfield
numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/alta-norvege-fevrier-2017/>

Berlin, New Berlin

Il avait pris le matin même son petit déjeuner assis sur un banc au bord de l'eau, face à l'étendue du lac Mendota, ou alors était-ce le lac Monona. La ville de Madison était un isthme de terre pris entre deux lacs, cela lui avait semblé fascinant. L'aube était grise, le café qu'il avait préparé avec son réchaud à l'arrière de la voiture sur le parking était bon, il regrettait simplement que la tasse fut en plastique et songea qu'il pourrait s'acheter un vrai mug afin de parfaire encore ces moments matinaux. C'était le moment du jour qu'il préférerait, pour peu que la nuit sur le parking ait été bonne, il n'aimait rien de plus que de prendre un café le matin au bord de l'eau.

Par Armande Jammes 12 JUILLET 2017

La suite, c'était reprendre la route, continuer vers l'est, se rapprocher chaque jour un peu plus du grand lac Michigan. Les grands lacs, les atteindre enfin, depuis le temps qu'il les regardait avec envie sur la carte. Mais il ne toucherait pas ce jour même au rivage, car il s'arrêterait à quelques kilomètres de l'eau, dans la banlieue Ouest de Milwaukee, où il atteindrait bientôt New Berlin. A quoi pouvait-elle ressembler la ville qui viendrait en écho à l'énorme ville allemande, à ce monument d'histoire, de tragédie, ce paquet d'émotions, de douleurs, de regrets et de folles envies qu'était Berlin.

Il n'avait aucune image en tête de New Berlin mais il avait pris le temps la veille, de rassembler quelques informations concernant la ville qu'il s'appropriait à découvrir. Parmi les choses qu'il avait pu lire, il avait appris que New Berlin s'appelait ainsi depuis 1840 et qu'il ne s'agissait pas de son premier nom. Son premier nom avait été Muskego, le second, énigmatique, était The Town of Mentor. Il trouvait que Muskego était un beau nom. Cela signifiait en langue Potowami "poissons du soleil". Milwaukee voulait dire "belle terre" en Algonquin. Il n'avait pu s'empêcher de chercher aussi la signification de Berlin mais rien n'était clair à ce sujet. On ne parlait plus d'un ours mais de quelque chose ayant à voir avec les marais ou avec des grillages en bois plongés dans les cours d'eau. De l'eau, de l'eau et de la terre gorgée de rivières. Et pourtant Berlin était à son esprit si loin de la côte, si enfermée au milieu des terres, une ville loin vers l'est, dans le continent.

Il avait aussi pu lire que dans les mêmes années 1840, des démocrates Allemands avaient fui leur pays suite à l'échec d'une révolution qui avait eut pour tentative la création d'un état-nation indépendant de l'Autriche et de la Prusse. La Révolution de Mars avait été un échec et un nombre important de ces démocrates étaient venus s'installer à cet endroit, dans la région de Milwaukee, sur la rive Ouest du Michigan. Il avait pu lire enfin que des statistiques récentes disaient que 39 % des habitants actuels de Milwaukee avait un ancêtre Allemand et 39 % un ancêtre africain. Et que New Berlin, située pourtant à seulement 20 km à l'Ouest était à 90% blanche.

Plate, résidentielle et blanche. Il entra dans la ville sans que rien de notable n'advienne ou n'apparaisse, si ce n'était, cette fois encore, le nom de New Berlin suspendu au fronton du château d'eau. Il s'agissait d'une succession de constructions qui peu à peu se faisait plus dense, signifiant par ce resserrement l'approche d'une ville plus grosse, l'entrée dans une zone urbaine par sa banlieue. Des bâtiments en brique de taille moyenne, des supermarchés ou des églises, un hôpital pour enfant, un autre pour les animaux, une résidence pour les vieux.

Il se souvenait être arrivé deux fois à Berlin par les airs et une fois par la terre, sans doute en bus ou en train. Car de ce voyage là, le premier, il y avait un peu plus de dix ans, il ne se souvenait plus bien, seulement de cette sensation de vide, de morceaux de ville détachés les uns des autres, séparés entre eux par des terrains vagues qui l'avaient alors laissé perplexe. Telle était la forme décousue de la capitale allemande. Lors de son deuxième voyage, cinq années plus tard, il y avait encore pas mal de trous mais leurs bordures étaient plus franches. Il se souvenait d'ailleurs surtout de longues errances nocturnes à la recherche de clubs et de bars qu'il avait eut tant de mal à trouver. Et encore cinq années plus tard, celle d'une ville désormais comblée, il n'y avait plus de creux, plus de vides. Une ville dense, serrée, reconstituée, qui avait fini par remplir les espaces que le mur et ensuite sa chute, que les no man's land avaient laissés. Il lui avait fallu dix ans finalement pour bien comprendre que la réunification était récente, qu'elle appartenait au temps de son enfance dont il n'était à l'époque de sa première venue à Berlin pas si loin. Et que dix années ne sont rien pour qu'une ville exsangue, bourrée de coups et de remords, ne parvienne un peu à reprendre son souffle. Berlin s'était peu à peu remplie de bâtiments, de ceux vitrés et brillants dont les enseignes et les étages allumés éclairent partout les noirs et les creux des villes, les empêchant de retourner à la mélancolie, à la manière des décorations de Noël qui force parfois l'enchantement. Des enseignes qui pour une grande partie d'entre elles étaient des enseignes américaines. Ses premières venues à Berlin lui avait laissé l'impression d'une ville plus mate, que

la pierre et le béton dominait, les lieux venues des appartements étaient plus diffusés, plus atténués par l'épaisseur des encadrements. C'était un peu comme si Berlin, lassée de la lutte, s'abandonnait peu à peu à l'occident, se voulant plus brillante, plus facile d'accès, lassée de résister, lassée de l'austérité, lassée de n'être le lieu que des initiés, heureuse peut-être de s'abandonner.

La ville de New Berlin, à sa façon, était plutôt rude, plutôt difficile à appréhender. Il lui semblait que cette fois-ci il n'y aurait rien. Rien à raconter, rien à dire, rien à regarder.

Il avait déjà beaucoup roulé dans la ville et il n'arrivait pas, malgré l'évidence, à se faire à l'idée qu'il n'y aurait pas de centre. Il voulait voir une carte mais il n'y avait pas d'abribus, pas de panneaux d'affichage, rien qui puisse lui donner les codes et les grandes lignes de la ville. Ce fut finalement un pompier qui le voyant depuis la cabine de son camion, le nez collé à la vitre d'un grand bâtiment en brique, l'invita à le suivre. Ils allèrent à la caserne, et l'homme, après lui avoir laissé jeter un œil aux camions rouge et or rutilants, lui remis un plan épais et plastifié de la ville, parsemé de petits points rouges, les bornes incendies de la ville supposa-t-il.

Il reprit sa déambulation au hasard des routes. Il quitta ce qui semblait être plus ou moins la rue principale, bordée de manière plutôt lâche par des bâtiments de briques allongés et entra dans des rues pavillonnaires, plutôt chics à ce qu'il voyait. Mais il n'en était pas certain car cette légère impression de luxe ne venait pas des maisons mais de l'impeccable des pelouses et surtout des grands arbres qui encadraient les routes et formaient au-dessus d'elles une voûte. Des routes sans jamais de trottoirs et sans jamais de bordures, ce qui laissait croire que ce qui dominait était davantage le bois que la ville, et que l'habitant. Il imaginait que les voitures y circulaient lentement et que leurs occupants n'étaient presque pas visibles, seulement durant ce court instant qui les faisait traverser l'espace allant de la voiture à leur domicile, instant qui pouvait aller jusqu'à disparaître quand les maisons étaient augmentées de longs garages aux portails roulants.



Les arbres poussaient-ils plus vite en Amérique ou était-ce qu'on s'occupait peu de les couper contrairement à cette habitude de chez lui qui voulait sans cesse rabattre le bois nouveau, former le houppier, empêcher que ne s'étale le feuillage, ce qui année après année faisait grossir le branchage, qui faute de pouvoir s'étirer, gonflait et boursoufflait les parties qu'on lui concédait, le tronc et les charpentières devenant de plus en plus noueuses. Ce qui dominait ici ce n'était pas le bois mais le feuillage, l'importance du vert qui occupait tout le cadre de l'image, d'autant plus que les maisons étaient basses. Un arbre parmi tout ce vert avait déjà viré au rouge et il laissait imaginer comment ce paysage devait chavirer dans cette autre gamme alors que l'automne approchait. Et chavirer ensuite au noir et blanc sous le passage de l'hiver.

Berlin aussi était peuplée d'arbres, le grand parc du Tiergarten était une forêt domestiquée au centre de la ville dans laquelle lui avait-on dit on pouvait, à certains endroits, se promener nu. La Spree était bordée d'épaisses franges végétales, rien qui ne fut semblable aux berges maçonnées et aux quais que l'on pouvait trouver dans de nombreuses capitales européennes. Dans les quartiers qu'il avait traversé à vélo, tressautant sur les pavés, les arbres occupaient l'espace laissé vacant entre deux façades, se penchant vers le centre de la route pour mieux prendre la lumière.

Il ne perçut pas tout de suite cette légère agitation alors qu'il arrivait à un moment indéfini de cette ville indéfinie du Wisconsin. Une activité plus forte se faisait pourtant sentir sans doute due à une plus grande concentration de voitures sur les parkings. Il vit quelques silhouettes furtives s'engouffrer dans les magasins. Un fast-food, un Starbuck et un goodwill.

Il se gara devant ce dernier et profita de ce qu'une femme entre dans le magasin pour la suivre. L'espace était vaste, les rayons bien organisés, les articles de seconde main étaient classés avec soin. Il hésita à essayer une chemise à carreaux mais peut-être aurait-il l'air un peu ridicule, il se contenta de choisir un mug « I love Jesus » parmi les ustensiles et les articles de cuisine.

Il fallait continuer de chercher. Il s'installa à l'une des tables du Starbuck, le plus loin possible du bar et le plus près du vitrage avec un café et un muffin au maïs. Il voulait profiter de la connexion internet pour charger sur son téléphone la photographie aérienne tandis qu'il déployait sur la table la carte donnée par le pompier.

Vue du ciel comme sur le papier la ville avait la forme d'un carré parfait, exceptée cette petite chicane au sud-ouest qui lui faisait englober un morceau de territoire un peu tourmenté. D'après l'image aérienne cela pouvait être une carrière. Le territoire était régulièrement quadrillé par des routes orientées du Nord au Sud et d'Est en Ouest, à l'intérieur duquel on pouvait lire, grâce au dessin et à la texture des champs cultivés, un découpage supplémentaire de quatre par quatre. Ce dernier maillage avait tendance à disparaître dans la partie Est de la ville, celle qui se tenait accolée aux quartiers pavillonnaires de Milwaukee car les rues se mettaient à y serpenter comme de longs vers ou comme des mille-pattes dont chaque extrémité était une habitation.

La géométrie de ce découpage le fascinait, habitué qu'il était à regarder des cartes dont les formes et les lignes étaient le fruit d'une construction lente venue du sol. Cette vue d'avion racontait la rigueur avec laquelle s'était organisée sur papier la colonisation. On avait défini ce que serait la taille d'une terre, ce que serait le mètre étalon pour prendre possession de ce territoire. Un quart de miles de côté pour un champ cultivé. Une route dès que l'on avait franchi un miles. New Berlin et ses 40 000 âmes pour 6 miles de côté.



Rien n'était évidemment aussi limpide avec Berlin. Et même vue d'avion elle lui avait semblé indéchiffrable et embrouillée, on pouvait encore lire les traces d'un développement qui avait dû à un moment de son histoire être concentrique mais d'une ville on avait fait deux ce qui avait définitivement brouillé les pistes pour les actuels visiteurs. Il fallait la parcourir de l'intérieur pour retrouver peu à peu les images, souvent assez peu nombreuses au-delà de la porte de Brandebourg et du Reichstag, que l'on avait d'elle. Il se souvenait l'avoir parcourue à vélo pendant des heures, pédalant comme un dératé derrière ses guides, saisissant au passage des bribes de la somme d'informations qu'ils dispensaient. Car tout dans la ville ou presque était de l'histoire pour peu que l'on s'y intéressait. Il se souvenait avoir roulé longtemps vers l'ouest avant d'atteindre un parc surpeuplé ou des familles thaïlandaises préparaient au ras du sol une cuisine qui avait l'air exquise, avant de pouvoir enfin boire une bière allongés dans l'herbe en discutant, il ne sait plus pour quelle raison, de l'Amérique. Ils avaient ensuite repris leur vélo pour emprunter une large avenue bordée de restaurants et d'hôtels qui n'avaient pas l'air excellents mais qui misaient sur le charme "Vegasien" de leurs enseignes, le très rose Hollywood Media Hotel, les rouges restaurants Al Capone et El Dorado. Dans l'axe de la rue on pouvait voir aux côtés de quelques rares immeubles verticaux le clocher tronqué d'une église, souvenir de ce que furent les bombardements alliés sur la ville. Une ruine consolidée au pied de laquelle les chapiteaux d'un mini village olympique étaient installés. Il s'agissait davantage de bière que de sport, on pouvait boire accoudés au bar de tel pavillon ou fausse chaumière ou sous la protection d'un Cristo Rey en deux dimensions. Le pavillon américain était un faux motel dont le fronton triangulaire était orné du profil d'un chef indien. Sa coiffe de plume était

soulignée par la vague d'un néon. Non loin de là, dans une piscine gonflable, se déhanchait le tronc sans membre d'un taureau de rodéo. Quand l'obscurité serait plus grande, viendrait sans doute s'y mesurer des jeunes que l'alcool aura rendu audacieux.

Ils avaient traversé plus tard la fraîcheur des bois pour aller voir Goldelse briller au sommet de la colonne de la Victoire. Puis il se souvenait avoir longé la Spree, être passé sur le pont d'où on avait jeté à l'eau Rosa Luxembourg, avoir rasé les parterres d'une grande maison blanche éclairée par le soleil de fin du jour, celle d'un président allemand qui pouvait dans son palace, se rêver celui de l'Amérique. Ils avaient traversé ensuite les allées délaissées à cette heure du jour du Kulturforum et longé de longs miroirs d'eau et les parvis des musées que quelques groupes de jeunes gens occupaient. Il s'efforçait de regarder, de tout voir et d'écouter aussi ses guides qui, à peine essoufflés, lui parlait du plan Marshall. Il avait du mal à tout percevoir si ce n'était cette sensation, alors que partout s'insinuait l'Amérique, qu'il se rapprochait peu à peu de l'épicentre de la guerre, aussi froide avait été cette dernière.

Les marques au sol de l'ancien mur se faisaient de plus en plus fréquentes selon un tracé plein de chicanes et de virages qu'ils perdaient et retrouvaient sans cesse. Un mirador au détour d'une rue, un morceau de mur pris dans l'épaisseur d'un immeuble de bureau et la nuit désormais noire sur le bassin d'Engelbecken.



Le nez sur la carte de New Berlin, il suivait le tracé de la longue diagonale qui venait rompre le quadrillage, il s'arrêta sur un petit point qui d'après les annotations marquait l'emplacement d'un vieux verger et d'un parc historique. Quelque chose de suffisamment différent pour qu'il se décide à quit-

ter le café et à rejoindre sa voiture.

Il se gara face à un petit bâtiment de brique, un simple rectangle sur lequel était inscrit en grandes lettres qu'il s'agissait du musée historique de la ville. Cela avait peut-être été un ancien entrepôt ou un garage à en croire le large portail roulant qui occupait un tiers de la façade et sur lequel, en ton sépia, on avait peint une fresque en l'honneur des plus célèbres habitants de New Berlin. Au premier plan, celui peut-être dont on était le plus fier à en juger de la taille de son portrait, le visage d'un ancien industriel de la métallerie devenu plus tard gouverneur du Wisconsin. A sa gauche, le portrait d'une femme écrivain et journaliste, qui avait milité pour que le suffrage soit ouvert aux femmes. Le troisième personnage était représenté vêtu d'une longue gabardine, assis dans un fauteuil. Un homme dont le visage un peu étrangement représenté lui faisait l'effet d'un masque. Cet homme là, disait l'écriteau, avait été l'un des pionniers allemands venu s'installer en 1848, il s'appelait Joseph Konrad Meidenbauer.

Le musée, cette fois encore était fermé, à croire que ces lieux n'ouvraient jamais. Il se demandait ce qu'il aurait pu y trouver en particulier, des photographies, des objets remontant pour la plupart au milieu du XIX^{ème} siècle, soit la génération de ces arrières-arrières-grands-parents. A quelques pas du musée, se trouvait un groupement de bâtiments en bois dont les dimensions trop petites et la disposition laissait comprendre qu'il ne s'agissait plus d'habitations. On avait démonté puis rassemblé à cet endroit d'anciennes constructions de New Berlin, l'ancienne école, l'ancienne église, l'ancienne éolienne d'une ferme. La plus touchante de ces constructions était peut-être la cabane composée de large morceaux de bois, des troncs délinés et couchés à l'horizontal, séparés les uns des autres par un enduit clair, ce qui lui donnait un bel effet zébré. Les fenêtres avaient été repeintes en bleu gris. Cette cabane de quelques mètres carrés seulement avait été celle de Meidenbauer et de sa femme.

La maison d'à côté, d'apparence plus récente, avait appartenu à une autre famille, les Sprengel dont le fils pilote de l'aviation américaine, disait l'affichette, avait abattu cinq avions allemands durant la Seconde Guerre mondiale. Il se demanda si le fils Sprengel avait dû bombarder Berlin et quelles avaient pu être ses pensées en survolant et mettant cette ville de pierre en pièce, lui qui habitait son minuscule double de bois du Wisconsin.

Ainsi Berlin avait été mise en pièce avant d'être vidée de ses gravats et des ses morts, coupée en deux et reconstruite de chaque côté par ses nouveaux occupants. Il se souvenait de lui à pied dans la Karl Marx Allee. Sans doute le jour d'après celui passé sur un vélo. Et sans doute que la chaleur était montée d'un cran, car il se voyait parcourir avec lenteur l'avenue dans sa fixité et sa raideur. Elle lui avait fait l'effet d'une géante qui devait intimider jusqu'aux chars soviétiques qui venaient y défilier. Il la voyait pour la troisième fois et c'était peut-être dans l'archéologie de ses souvenirs de Berlin, l'élément le plus immuable et le moins mouvant, comme un gros rocher impassible autour duquel la ville s'agitait et se transformait. Et l'Alexanderplatz à l'inverse était peut-être dans sa mémoire le morceau le plus changeant. Il avait été à chaque fois surpris d'y revenir, surpris de si peu s'en sou-

venir. La tour de la télévision assurait dans son esprit la continuité d'un lieu qui lui avait d'abord semblé si grand et dont il gardait une image mentale en noir et blanc, puis une seconde image nocturne où l'obscurité semblait si profonde, à peine rehaussée par le fluo des néons. Cette dernière visite en plein jour d'août lui avait laissé l'image plus conforme d'une grande place minérale parcourue d'une infinité de passants, encombrée de vélos entreposés, dont l'horizon était celui des immeubles de bureau et le ciel un aplat zébré par les lignes aériennes du tramway. Une place où il faisait chaud alors que c'était l'heure sans ombre, où il avait souffert à voir les vendeurs de saucisses ambulants ceinturés de leurs barbecues fumants. La chaleur et l'odeur de la graisse brûlante leur montaient aux yeux. Il s'était demandé si ce n'était pas là une forme renouvelée de maltraitance et s'il fallait ou non, malgré la faim qui avait commencé à poindre, boycotter la société qui les embauchait ou soutenir par l'achat la cause de ces nouveaux forçats de la currywurst.

Il quitta les cabanes des pionniers pour rejoindre de l'autre côté de la rue un verger et une sorte de grand entrepôt où l'on pouvait acheter d'anciennes variétés de pommes et de poires. Les arbres dans la pente avaient les formes jolies des arbres de verger, il lui sembla qu'il faisait plus doux alors qu'il se mettait à parcourir la pente herbue. Il ne se rendit pas tout de suite compte que ce paysage à la normande provoquait chez lui une forme de consolation. Car de tous les lieux qu'il avait traversés depuis qu'il était aux Etats-Unis, si rien n'était fondamentalement différent rien n'était parfaitement semblable ni tout à fait familier. Il s'agissait des mêmes codes et du même vocabulaire, mais assemblé d'une telle manière que le monde s'en trouvait différent et qu'il se sentait en terre étrangère. L'Amérique du Nord avait ceci de particulier qu'elle s'était réinventée sur la base de vieilles cultures, elle avait rebattu l'ensemble des cartes, les avait mélangé pour créer l'illusion d'un nouveau monde. Et le tour de passe-passe avait, en apparence du moins, plutôt fonctionné. C'était un phénomène qu'il n'arrivait pas à expliquer.

Il ne se souvenait pas de la façon dont il avait tranché l'épineuse question de la currywurst mais se revoyait parfaitement continuer d'errer sur l'île des musées, raser les murs à cette heure qu'il n'avait jamais aimé surtout en été, le plein soleil du milieu du jour qui écrasait tout, que ce fut en Europe ou en Amérique et qui avait tendance à ses yeux à rendre tout laid. Le souvenir de cette journée à Berlin lui laissait l'étrange sensation de morceaux perdus, à quel moment avait-il été parcourir les allées immenses, les pistes de l'aéroport de Tempelhof, cernés de toute part par les coureurs, les cyclistes, les skateurs. Une sorte de vision témoin d'un monde citadin éparpillé dans l'immensité d'un aéroport que l'on avait cédé à la prairie et à la divagation des habitants. L'endroit était tellement grand que l'on était un peu hésitants à choisir sa place, la distance était large entre les petits paquets de gens resserrés autour des barbecues portatifs dont la fumée montait dans l'obscurité naissante.



Il reprit la route à la recherche encore une fois d'un cimetière. Un tout petit cimetière protestant dont il avait vu la mention en ligne sur le portail historique de la ville. Il devait se situer à l'Ouest de la ville lorsque l'on remontait vers le nord, le long de Racine Avenue. Il ralentit au niveau d'une carrière et s'avança sur un chemin grossièrement gravillonné. Un peu en contrehaut de la voie des stèles de pierre émergeaient de l'herbe. Une pancarte de bois offrait un certain nombre d'explications, elle confirmait notamment que les premiers habitants étaient arrivés en 1840 à New Berlin, mais ce n'était pas tant des démocrates pourchassés qu'un groupe de luthériens dissidents fuyant la réunion de l'Eglise Luthérienne et Réformée en une seule Eglise Evangélique. L'auteur détaillait ensuite la liste des arrivants. La famille Damm, devant, dont Christian était apparemment le leader de cette colonne de migrants, la famille Korn venue de Bavière puis la famille Luke dont le fils épousa plus tard la fille Damm, la famille Kerns venue du grand duché de Hesse Darmstadt, les Swartzes et les Grasers de Bavière encore et d'Alsace. Les Sittel enfin, qui venant de New York mettrait fin à la lignée des Allemands. Il apprit que la première des tombes de ce cimetière avait été édifée pour Barbara Luke un bébé de 13 jours, morte de convulsions, et que le premier enfant baptisé s'appelait George Wagner. Au milieu de tous ces noms apparaissait à nouveau celui de Meidenbauer, il avait été le secrétaire et l'historien de la nouvelle l'église. L'auteur poursuivait en donnant la liste complète des enfants morts au sein d'une même fratrie, lecture qui peu à peu le plongea dans une forme de sidération. Parmi les 93 ensevelis de ce cimetière se trouvaient 65 enfants. Ne s'y trouvait pas pourtant l'enfant unique et mort-né des Meidenbauer que lui et sa femme Catherine avait choisit d'enterrer au pied de l'un des pins de leur propriété.

Une telle litanie de mort, de maladies, de femmes mortes en couches, d'apoplexies, de consommations dont les noms étaient tous inscrits sur ce panneau de bois, au bord d'une route, à côté d'une carrière grise dont les versants ridés lui faisait penser à la peau d'un éléphant, sur ce petit espace de pelouse, au bord de rien, perdu. Il cherchait dans ses souvenirs un lieu de Berlin, quelque chose, un esprit qui aurait eut à voir avec cette sensation. Ce n'était pas seulement être seul, c'était être suspendu dans le temps, entre les morts et les vivants. Mais Berlin était à ce point saturée qu'il était difficile d'isoler un lieu, un nom, un événement. Pourtant si des âmes et des fantômes subsistaient là-bas parmi la densité des morts, ils étaient sans doute partis peupler la grande forêt de Grunewald à l'Ouest de la ville. Là-bas peut-être avait-il éprouvé cette sensation particulière de la solitude quand elle semble habitée.

C'était son dernier jour à Berlin, il venait de visiter le stade Olympique, construit par les nazis et dont l'actuelle couverture se déployait dans l'objectif comme les ailes recourbées d'un grand oiseau. Il avait du admettre qu'il s'était laissé fasciné par la forme parfaite des lieux, cette géométrie qui s'imposait à l'oeil et le retenait. Il se souvenait avoir été ainsi happé lors de sa visite du quartier fasciste de l'EUR près de Rome, la sensation étrange qu'il avait eu d'évoluer au milieu d'un tableau de Chirico, d'être le grouillot qui donnait l'échelle dans le dessin de l'architecte. Ici, c'était le bleu parfait de la piste autour de l'aplat de la pelouse, les dalles claires et le jeu de l'ombre et de la lumière sous les arcades blanches, les anneaux olympiques suspendus à deux colonnes, la piscine et son haut plongoir de béton. Mais les baigneurs et les touristes étaient nombreux, et leur présence colorée, mouvante, leur trajets irrationnels, les cheveux qui s'échappaient, les tenues mal ajustées, les maillots de bain trop serrés. Et il y avait aussi ce chêne tout tortueux, à droite, une fois les grilles d'entrée passées. Un chêne tout vieux que l'on s'attachait à conserver bien que l'on ait raccourci l'ensemble de ses branches et dont les feuilles repoussaient désormais par touffes sur le vieux bois.

Il venait de visiter le stade et il avait traversé à pied les quartiers situés au sud, avait longé l'unité d'habitation du Corbusier puis d'assez grosses maisons particulières avant d'autres, plus petites, jusqu'à un ensemble d'habitat groupé, du tout petit collectif. Il était arrivé à l'orée du bois. Après le dernier pavillon, la ville s'était arrêtée pour la forêt. Un chemin s'ouvrait parmi les haut futs des pins et le feuillage des jeunes érables du sous-bois. Il savait qu'il y entraient pour un moment, peut-être à cause de cette ambiance aussitôt particulière, les petits craquements, la perte immédiate des repères. A quelques mètres du chemin sur la gauche, les troncs des pins avaient été assemblés pour former un tipi indien. Il s'enfonçait et il ne pouvait s'empêcher d'éprouver une légère peur car qui peut savoir ce qui se passe dans le monde retranché des forêts. Il lui semblait déjà entendre des grognements et des cris. Pourtant la lumière filtrait encore partout entre le feuillage léger des pins, elle infusait la forêt. Le chemin s'était mit peu à peu à grimper et faire des lacets, les chênes remplaçaient désormais les pins. A certains endroits les jeunes arbres se ployaient au dessus du sentier et les clématites sauvages achevaient de refermer la voute. Il

continuait car il savait que dans cette direction se trouvaient les bâtiments d'une ancienne station radio de la NSA, une station bâtie sur une fausse colline constituée des débris de Berlin bombardé. Et que sous cette fausse colline se trouvaient les fondations massives d'une université militaire que les nazis avaient commencé à construire. Les alliés n'étaient pas parvenus à la détruire à coup d'explosif, ils l'avaient ensevelie.

Il y avait soudain eut une trouée dans la forêt, sans doute une ancienne piste qui s'ouvrait sur toute la longueur du versant pour rejoindre la station. Il avait pu voir à quel point la forêt désormais l'entourait, le moutonnement de ses arbres s'étirait à perte de vue. Au-dessus de lui, à une centaine de mètres, il apercevait un long grillage sur lequel on avait pris soin d'indiquer vers où se trouvait l'entrée. Il savait que la station était aujourd'hui squattée, couverte de tags et que l'on pouvait venir la découvrir moyennant un paiement à l'entrée. Et en effet alors qu'il s'avancait vers ce qui semblait être un portail, suivi désormais par un couple qui venait depuis l'autre côté de la colline, une femme aux cheveux longs était rapidement apparue pour les rançonner. Cela semblait faire un moment déjà que le lieu n'était plus réservé aux seuls initiés, une économie semblait s'être mise en place pour faire fructifier la célébrité nouvelle de cet endroit en ruine, selon ce cheminement éternel des lieux abandonnés, réinvestis d'abord par les pionniers, les plus marginaux peut-être de la société, puis peu à peu ce qui était l'affaire de très peu devenait l'affaire des gens branchés avant de devenir celle des touristes. A Teufelsberg l'incroyable géologie du site qui faisait se superposer une école nazi sous les débris d'une ville bombardée le tout surmonté d'une station d'écoute américaine délabrée était parcouru d'un petit peuple de bricoleurs, d'artistes, d'architectes auquel venait désormais chaque jour se mélanger les silhouettes de gens comme lui, les curieux, l'index pointé sur l'appareil photo du téléphone. Il s'agissait de tags, de béton et encore de ruines. Cette station avait pendant une quarantaine d'années permit d'écouter tout ce qu'il était possible d'écouter. Depuis cette dernière colline que l'enclave de Berlin Ouest offrait au milieu du bloc de l'Est, on pouvait disaient-on entendre Brejnev lorsqu'il se brossait les dents. Des hommes dans des bureaux sans fenêtres écoutaient, transcrivant sur des kilomètres de papier ce qu'ils captaient et avec tout ce papier, dont finalement si peu présentait de l'intérêt, on chauffait le bâtiment dans de grandes chaudières. Comme une grosse machine absurde qui consommait ce qu'elle produisait.

Le bâtiment principal était un assemblage de grands rectangles de béton surmontés de trois dômes. Les deux premiers se situaient au niveau du toit, leur structure géodésique était couverte par des bâches dont des morceaux à moitié arrachés claquaient au vent. Depuis cette terrasse, un grand escalier en colimaçon dont les parois également arrachées volaient montait jusqu'à un dernier dôme dont les facettes étaient faites d'un matériau solide. Il se souvenait avoir pensé à un monastère bouddhiste, peut-être à cause de ces lambeaux de tissus qui claquaient au vent. Arrivé tout en haut de ce dôme il avait été saisi par le son, car chaque coup frappé se répercutait de manière circulaire selon une cadence syncopée dont le volume diminuait peu à peu jusqu'à disparition. Il s'était imaginé à quel point ce lieu avait du accueillir

des nuits hallucinées, même sans alcool, même sans drogue, rien que le son qui se répercutait de manière circulaire pour peu que la musique ait un peu de beat et de basse.



Il quitta New Berlin, encore ébranlé par la longue liste des morts du cimetière des pionniers allemands, tentant de se rassurer en longeant les énormes maisons des quartiers chics avant de filer vers le sud, sans savoir que la soirée qui s'annonçait serait difficile. Il avait prévu de passer la nuit dans un petit parc qui avait gardé le nom de Muskego et était arrivé dans un de ces lieux hybrides entre le camping et la réserve naturelle. Des lieux que nul n'habite et nul ne garde. Ces lieux où chacun peut entrer, à condition de suivre les quelques consignes et de laisser en partant une petite somme d'argent dans une boîte prévue à cet effet. Il monta sa tente, vaguement inquiet d'être si seul à côté d'une table de pique-nique et du cercle métallique du barbecue enchâssé dans le sol. Un sentier semblait avoir été pratiqué dans les bois et il s'y enfonça avant de déboucher sur une plage sableuse au bord d'une eau brune dans laquelle il put se baigner. C'était le début de l'automne, sans doute était ce un lieu fréquenté plus tôt dans l'année car le bâtiment des sanitaires était grand et dimensionné pour des hordes d'enfants courants dans des salles de douches collectives. Seul encore il prit sa douche dans cette pièce ouverte, craignant pourtant que quelqu'un ne survienne à tout moment. Mais seul il partit, la serviette sur l'épaule, rejoindre son campement. Il fut d'abord surpris de voir que deux tentes supplémentaires avaient été montées pendant son absence. Surpris, rassuré, puis à nouveau inquiet car de toute la soirée qui suivit il ne vit aucun campeur. Il partit se coucher tôt, impatient de s'endormir pour qu'arrive le matin suivant. Au milieu de la nuit, et comment savoir s'il rêvait encore, ré-

sonna un cri qui lui sembla être un cri de pure frayeur. Ce cri venait-il de lui, de ses rêves, des autres campeurs. Il entrouvrit la toile et vit avec effroi deux yeux blancs briller dans l'ombre du taillis. Ce fut en vain qu'il tenta de rassurer son esprit en panique, blotti jusqu'au petit jour à l'intérieur d'une tente dont la toile lui semblait si fine et si fragile. Il se tenait au centre, le plus loin possible des bords, vulnérable au coeur de la nuit attendant seulement que survienne l'aube et qu'elle le délivre peu à peu de sa peur, à mesure qu'elle se ferait plus précise. Le chant des oiseaux d'abord plutôt que les cris des bêtes, la lueur diffuse et la progressive chaleur plutôt que le froid et la nuit.



L'AUTEUR

Armande Jammes

Armande Jammes est paysagiste. Elle est installée dans la Loire et travaille au sein d'une collectivité locale. Également artiste, elle développe parallèlement un travail construit autour, notamment, de l'écriture et de l'investigation.

Site internet : www.armandejammes.com

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Armande Jammes, *Berlin, New Berlin*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/berlin-new-berlin/>

Un village français

Eléments d'une typologie de l'urbanisation contemporaine d'un village français de deux mille huit cent trente neuf habitants

Par **Christophe Le Toquin** 12 JUILLET 2017

La France compte environ 36 000 communes, ces entités administratives ont des tailles très variables. Celle où je réside comptait, lors du recensement de 2010, lorsque j'ai commencé ce travail photographique, 2839 habitants. Je voulais alors photographier mon village que je parcours chaque jour un peu, et d'autres beaucoup plus. Néanmoins, je ne suis toujours pas sûr de le connaître complètement, mais ce qui m'intéressait, c'était de prendre le temps et de le regarder avec lenteur. Deux ouvrages m'ont servi de référence pour appréhender ce travail photographique.

Le premier, c'est « La métamorphose de Plouzévet, commune en France ». En 1965, Edgar Morin débarque dans une petite commune du Finistère qu'il va passer au crible de l'analyse sociologique pour y observer le passage d'une commune rurale vers la modernité. Il me semblait intéressant, quelques 50 ans plus tard, d'inverser la proposition pour retourner voir dans une commune rurale quels avaient été les effets de cette modernité, ses échecs et ses bénéfices !

Ma seconde clé d'entrée fut « Tentative d'épuisement d'un lieu parisien » de Georges Perec, surtout pour cette incroyable capacité dont l'auteur fait preuve de s'asseoir dans un lieu commun pour l'observer sans relâche, jusqu'à faire émerger l'épaisseur qui le caractérise. A force d'observer, l'anecdote et le superflu disparaissent et il ne reste que l'esprit du lieu, qui se révèle couche après couche. La force de l'habitude qui devient motrice et qui nous force à regarder les choses, les lieux différemment. Une accumulation qui permet de comprendre des usages.

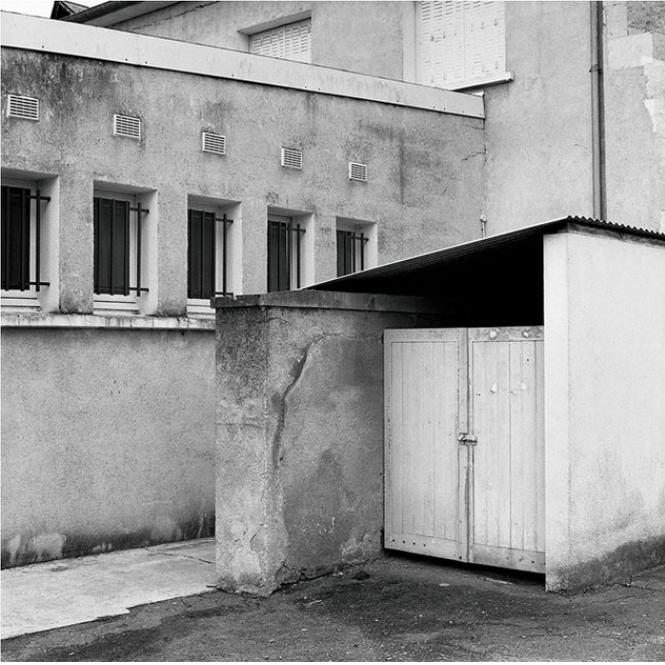
Voilà pour le cadre qu'il me restait à remplir de ma propre sensibilité. Je dois bien reconnaître que ce type de photographies m'était complètement étranger il y a une vingtaine d'années et ma façon de regarder autour de moi, le territoire que j'habite, les paysages qui m'entourent à considérablement évolué. Je le dois en partie à mes amis enseignants et étudiants de l'Ecole du Paysage de Blois que je côtoie depuis 20 ans. A leur contact, j'ai réappris à regarder ce qui m'entoure et je leur en sais gré car, pour un photographe, il est nécessaire de toujours réapprendre à voir. Ce n'est qu'ainsi qu'il est possible de remplir ce fameux cadre.

Alors je me suis mis en route, pendant un an, à la recherche de ces éléments qui constituent la forme d'un village, cet assemblage de végétal, de pierre, de terre, d'eau... Ces petits espaces singuliers qui, mis bout à bout fabriquent notre quotidi-

en. Nous avons perdu l'habitude de nous émerveiller sur ces petits lieux que pourtant nous passons beaucoup de temps à parcourir. La lenteur de mon travail permet de déceler la poésie qui se cache dans les recoins de béton, derrière des clôtures ou le long des routes. La photographie argentique de moyen format privilégie le regard. Il faut choisir avant de faire la photo. Le sujet se révèle lentement alors que le cadre se met en place. Des Eléments d'une typologie de l'urbanisation contemporaine d'un village français de deux mille huit cent trente neuf habitants apparaissent et, s'ils me sont personnels, libre à chacun de s'y perdre, de s'y retrouver, ou d'y exercer son propre sentiment de reconnaissance ou de « déjà-vu ».

















L'AUTEUR

Christophe Le Toquin

Christophe Le Toquin est photographe et enseignant à l'École du Paysage de Blois.

POUR RÉFÉRENCER CET ARTICLE

Christophe Le Toquin, *Un village français*, Openfield numéro 9, Juillet 2017

<https://www.revue-openfield.net/2017/07/12/noyers-sur-cher/>

